

MARC BOSCHE

Verges d'amour

PROMENADE EUROPÉENNE



Marc Bosche

Verger d'amour

Promenades européennes

© Marc Bosche - 1992 pour l'édition brochée, 2005 pour l'édition HTML, et 2007 pour l'édition PDF et Google Books.

ISBN 2-950644-0-9

Site personnel de l'auteur :

Portail multimédia Marc Bosche :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/>

Autres livres de l'auteur en texte intégral

Avec la Licence Creative Commons :

http://marc-bosche.pros.orange.fr/menu5_page10.html

Présentation de l'ouvrage aux cinq manuscrits retrouvés

Les bons contes font les bons amis. L'Europe citoyenne naît, et elle cherche son identité de nouvelle civilisation. Il y a bien un projet qui dépasse la logique politique et commerciale. Lequel ?

Connaître la vocation de cette "terre de l'équilibre" exigera plus que l'abolition des frontières, plus qu'une bannière étoilée. Tenter de la découvrir, c'est l'enjeu proposé par ce recueil en prose rythmée, sur le mode du conte et de la méditation... Il vous invite à une promenade vertigineuse; depuis le coeur d'une supernova, vous pourrez contempler l'Europe et, ainsi, mieux comprendre les origines de ses mythes et leurs devenirs possibles.

Cinq manuscrits ont été mystérieusement trouvés : autant d'occurrences à remonter le cours de l'histoire jusqu'à des époques antédiluviennes, à rencontrer des cultures différentes, à voir avec les yeux d'enfants mûris par d'étranges destinées, à vous projeter vers les futurs de la planète, à plonger au centre de votre conscience ou s'arrête le temps. Ce grimoire interactif ouvre de multiples perspectives. Il permet au lecteur de dessiner sa propre esquisse de la nouvelle communauté.

Paradoxe :

L'enjeu collectif de cette jeune civilisation ne serait-il pas d'enseigner à chacun la liberté, et l'exigence, de penser par soi-même?

Pour l'instant, place au voyage ! Si vous le voulez bien, nous partons pour les Cyclades. Éteignons notre cigarette et attachons notre ceinture...

LIVRE I

Mylos Papadopoulos était un homme paisible. Gardien de l'arbre d'Hippocrate, à Kos, sa vie était rythmée par les rondes sur le site. Il était assermenté par la République grecque pour surveiller l'ombrage où, il y a deux mille quatre cents ans, le médecin de l'Antiquité, fondateur de la thérapeutique moderne, réunissait ses étudiants.

L'arbre attirait désormais des touristes qu'il protégeait du soleil et faisait parfois rêver au passé. C'était aujourd'hui un tronc creux, de plusieurs mètres de diamètre, d'où partaient les frais branchages d'un platane trimillénaire. Les habitants de l'île l'appelaient d'ailleurs familièrement le «platanos». Il faisait doux à Kos, Cyclade grecque aux confins orientaux de l'Europe, près de l'Asie Mineure. Depuis Hippocrate, il ne se passait presque rien. Les touristes venaient et repartaient souvent le soir même en ferry. Et depuis trente-trois ans Mylos commençait sa journée par une inspection autour du fameux «platanos». Autant pour savourer la fraîcheur du matin que par conscience professionnelle. Il n'y avait en général rien à noter de spécial sur son procès-verbal «R.A.S.» Il se demandait parfois s'il arriverait quelque chose d'exceptionnel avant sa retraite prochaine.

Mais ce matin-là, quelque chose d'inhabituel gisait à terre, au centre du tronc creux, qui attira son regard. Peut-être un oiseau blessé ? Mylos dut escalader la murette. Il ouvrit le cadenas de la clôture avec

sa clef. Ce n'était qu'un vieux sac imperméable comme en avaient les marins qui faisaient escale au port. Il avait dû être glissé dans l'une des ramures géantes et avait fini par tomber. Depuis combien de temps ? Son état de détérioration témoignait du passage des ans. Le gardien desserra la courroie qui le tenait clos.

À l'intérieur il trouva seulement un cahier, comme on n'en utilisait plus depuis longtemps, à la couverture bleu marine délavée. « Ces pages attendent-elles d'être lues ? », demanda Mylos tout haut à son vieil ami le « platanos ». L'arbre resta silencieux comme à l'accoutumée. Une partie des feuilles jaunies avait été arrachée du cahier. Il manquait le dos de sa couverture cartonnée. Il portait, manuscrit à l'encre sur la première page : le Carnet de Jour. Son auteur avait signé Meunlam Dorjé, un nom aux consonances asiatiques. « Enfin quelque chose pour le procès-verbal ! » Mylos se frottait les mains. Un souffle de brise vint à point nommé caresser les feuillages et il retrouva en lui le calme de l'île.

Il s'assit sous les ramures et commença la lecture du cahier.

LE CARNET DE JOUR

Et si nous écrivions le devenir. Source de lait. Etape dans le havre d'une galaxie de miel...

Sci-Fi / Les graines de l'espace

Le vaisseau voguait sur les vents galactiques, porté par des machines impassibles. Et l'on méditait dans la cabine du grand animal de matière stellaire, si purifiée qu'on la nommait métal, sibyllin et offert, translucide ivoire que les hommes avaient su faire fusionner en une forme.

C'était un petit vaisseau sidéral, qui servait pour les missions de reconnaissance. Vêtus de gris, protégés par un invisible scaphandre des rayonnements cosmiques, les êtres regardaient par la glace de la cabine passer les météores, s'étendre les constellations d'or, et se profiler doucement, avant de s'éloigner, les planètes d'argent sonore. Il faisait calme dans le vaisseau, en cette nuit de l'espace qu'il touchait de son anneau translucide. Parfois un astre éclairait de ses feux les passagers de ce bateau des espaces silencieux.

Tu étais, ce toi improbable, assis auprès d'un pilote en tenue grise, aux instruments du vaisseau programmé pour se glisser entre les objets du

ciel. Et la méditation qui tenait chaque atome de son or était la connivence qui unissait chacun ici.

Il s'agissait d'une de ces odyssées dont on ne revient pas. Ces êtres au visage oblong avaient fait le sacrifice de leurs rêves à ces mondes de glaise.

C'était une mission sans retour. On n'avait pas assez de temps, pas assez d'énergie pour revenir. On savait ici, parmi ces sièges laqués, que ce serait pour la vie ; qu'on allait quelque part pour un but.

Et le vaisseau entra bientôt dans la supernova, cartographiée depuis longtemps. Chacun avait souvent pensé à ce moment où l'astronef allait s'y glisser. Il avancerait en son cœur, au centre de son vortex libre, jusqu'au monde qu'elle gardait, porte dimensionnelle, pour en réserver l'accès. Chacun contemplait les filaments d'étoiles qui s'effilaient en corolle. On avait l'autorisation de glisser à vitesse optimale au milieu de ces fils dorés d'une galaxie en devenir.

Il fallut longtemps au vaisseau pour traverser la supernova. C'était un voyage dans le voyage, une aventure dans le temps. Chacun savait qu'il n'en reviendrait pas. Car faudrait-il revenir un jour, quelque part, dans le cosmos matriciel, pour devenir un autre humain, un autre être pétri d'argile ?

Derrière les passagers, stabilisés en conscience méditative, il y avait une soute ouverte aux regards. Elle contenait des bacs translucides remplis de terre et d'eau. Dedans, des arbrisseaux, des plantes. Des bonsaïs d'un autre espace, d'un autre futur, qui feraient des sapins ou des arbres fruitiers ; des graines qui donneraient un jour du riz,

lorsqu'on aurait appris, là-bas, à les reconnaître, à les aimer et à les faire germer dans l'eau des paddies. Il y avait un projet derrière ces passagers du temps. Ces êtres au crâne ras, rayonnaient de quelque chose qui n'a pas de nom. C'était d'une qualité, celle du don sans contrepartie. L'idée d'aller planter des essences végétales nouvelles sur une planète, pour qu'elles fructifient un jour et soutiennent la vie d'autres êtres, en d'autres époques. Temps prochains sans doute, mais bien au-delà de la vie des corps qui s'étaient rassemblés là, dans la cabine silencieuse des respirs.

Et l'astronef sortait déjà de ce tourbillon de lumière. De ces filaments enroulés en corolle qui tissaient la nova, porte dimensionnelle. Elle ouvrait sur un monde incarné dans une matière qui connaissait d'autres formes peut-être, mais qui était si proche.

Ce monde, on y entrait par une porte invisible, un point d'antimatière près de la Lune. Nous étions arrivés dans le système solaire et le Soleil éclairait le satellite de sa lumière. Vision inoubliée que ce disque éblouissant dans la nuit.

Et ce fut la Terre, bleue et blanche, qui se profilait. Les photo-calculateurs avaient inscrit la trajectoire. On se poserait bientôt sur un continent où, pas très loin, vivaient des hommes.

Et ces plantes en pot seraient enracinées à la Terre. Elles attesteraient, une fois de plus, l'union d'une civilisation de l'espace et d'une planète jeune, ouverte sur son devenir.

L'alliance stellaire avec le sol de la planète Terre se renouait dans l'Antiquité florissante des arts et des sciences. Il faudrait du temps à

l'humanité renaissante pour retrouver cet apogée. Ces quelques voyageurs immobiles, au regard impassible, allaient rester là sans descendance. Ils vivraient en esprit dans l'empreinte de leurs paroles et dans le séquoia gigantea, les pruniers, le riz et les algues, qu'ils allaient acclimater à la Terre.

L'arbre maître

Hippocrate préparait, au pied de l'arbre maître, des eaux bénéfiques. Il y enseignait la médecine à ses disciples. L'arbre maître irrigue l'éther de son rayonnement. Tronc creusé des âges qui passèrent. Ses branches s'étirent vers le ciel. Les ramures résistent aux ans pour bénir les hommes.

L'air est embaumé du sacre du végétal. Des feuilles du platane émane une fragrance légère. Le Dieu médecin, Asclépios, est présent dans cet esprit souriant. Le village de Kos, l'île même, vibre doucement. La présence de l'Ange, pour qui la connaît, n'est pas limitée par l'espace. L'arbre maître signe l'île. Présence discrète et protégée. Signal dans les brumes du modernisme. Il est thérapeutique en puissance. Energie qui infuse sa douceur à nos corps. Voici ce que dit, ce matin, son déva souriant:

« Amis de la Terre, fils et filles du miel... Frères et soeurs aimés. Je suis l'héritier d'une tradition. Lignée qui s'éteindrait aujourd'hui si la discrétion de l'île de Kos ne préservait le rayonnement qui filtre par

mes voiles. Il fallait que je sois loin de la civilisation, aux bons soins des Cyclades, pour que les jours qui me bénissent ne soient pas raccourcis par les hommes. Me voici, ceint d'une murette, mes branchages trop grands soutenus par ces arceaux de fer, porteur d'un ancrage à la terre et au ciel. Et je rayonne jusqu'à Corfou, jusqu'à Damas, jusqu'au Liban. Il y a de l'espace parmi mes ramures bruissantes. Le végétal est le reflet dans la forme de la nature invisible. Tissage de lumière, filaments blancs, invisibles cheveux qui se déploient. Si tu te tiens, par la pensée, près de mes racines, tu sentiras la douceur qui rayonne à l'infini.

» Je suis un reflet partiel de l'Arbre de Vie. Mes fruits sont vibrations apaisées. Mes heures sont en haut celles d'un calendrier céleste. En bas celles des saisons de la Terre et des hommes. L'humain m'alourdit parfois de ses peurs. Et je le bénis en retour. Ce sacrifice est ma manière de donner ce que je ne possède pas, ce que je transmets.

» Pour m'aider à évoluer il t'est offert de comprendre cela. C'est dans cette prise de conscience que mes fruits mûrissent. Sinon, dans le silence bruissant de l'île, je reste seul des mois durant. Les visiteurs ne devinent pas ma vraie nature. Dans le dialogue de l'amour et de la connaissance, je deviens qui je suis. Un chant de météores qui rayonne et illumine. Une poussière d'éon. Une nuance de printemps qui exhale:

« “Je suis celui qui est. Celui qui devient. Et celui qui parfume le monde. La quintessence des siècles et le bonheur. Je suis la fragrance, l'immanence et la mélodieuse voix qui pourfend du son l'ignorance.

Je suis la voie, la vérité et la vie. Le pas et la bouche qui nourrit. Je suis la douceur retrouvée et la quête. Le pourquoi qui se découvre. Je suis le fils de l'arbre, sa graine et son jardinier. La coupe et le vin. Je suis celui qui vient...»»

Les roses rouges d'Oradour-sur-Glane

10 juin 1944, au matin de cette belle journée qui était promise à tous, « les Allemands » sont entrés dans le village. Leurs cris ont retenti dans la rue principale. Oradour était un village agréable. En ce jour de printemps le soleil qui se levait sur notre mort illuminait les roses rouges des jardins.

Ces mots sont un hommage à ma mère. J'avais huit ans et elle me porta dans l'église, lorsque la meute des soldats nous y conduisit. Oui, nous entrâmes, dans l'Église, avec les enfants du village. On entendait dans le lointain le bruit des fusils et on sentait s'élever des tourbillons de souffrance. Mon père disparut ce jour-là aussi. Je ne pus même lui dire au revoir, avant de partir vers le ciel qui s'ouvrait à nos âmes libérées.

Je me rappelle qu'elle me portait sur son bras et qu'elle me rassurait gentiment. Je n'avais pas peur. Ma mère, c'était pour moi la sainteté, tant elle était douce. Je ne pus alors le lui dire. On nous enferma dans la grande église de pierre. Et je me rappelle de son christ peint qui semblait si calme, si sage, sur le mur, dans sa mandorle de lumière.

Ma mère nous dit de le regarder, car il allait nous protéger et prendre soin de nous, quand elle serait partie. Et nous sommes morts ensemble dans les fumées de l'église qui brûlait.

Il y avait des roses rouges dans les jardins. Cela aurait pu être une belle journée, où le soleil montait à l'horizon d'heures paisibles. Le village brûlait, ici et là, et le vent poussait les flammes au-dessus de la grand-rue. Quelques voitures en feu dégageaient une fumée noire. Les âmes s'élevaient au-dessus de la cathédrale, sombre et désolée de la sauvagerie des apparences.

Je découvris que les êtres que l'on venait de sacrifier savaient, au fond d'eux-mêmes, ce qui les attendait. En s'élevant, les sacrifiés virent la planète Terre entourée d'un anneau de fumée, la maladie de l'obscurité, dont nous avons été les témoins ce matin ensoleillé sur terre.

Des êtres avaient péri pour que la paix avance un peu. Oradour était un village doux, calme. Les maisons y étaient blanches et les enfants jouaient dans la rue, parfois si tranquillement que c'était en silence. Il y avait des bois verdoyants et tout semblait s'unir en un quotidien harmonieux. C'était un village tel qu'on aimait en France y vivre. Les rosiers fleurissaient dans les jardins, rouge témoignage, quand la force noire vint frapper la force de lumière. Ignorant qu'ainsi elle la purifiait de ses scories subtiles. Qu'elle la rendait plus rayonnante. Il ne reste d'Oradour que des décombres, qu'un souvenir et des larmes chez ceux qui échappèrent à l'holocauste et perdirent leurs proches. Chez les amis que la mort emporta, un peu plus de lumière existait

désormais, plus certaine de servir.

La Haute-Vienne de France brilla d'une pierrerie particulière ce matin de juin, près du solstice solaire qui rayonne de tous ses feux sur la Terre. Et ma mère était l'un des éclats de ce gemme, et je l'aime, loin désormais de ce village choisi par la flamme.

Un bouquet de glaïeuls

Grand-mère est au jardin, elle coupe des fleurs fraîches pour un grand bouquet. La vois-tu, l'aïeule paisible, aux cheveux de neige, se pencher pour cueillir les glaïeuls rouges ? Il y a un rayon de soleil, il fait bon. C'est un de ces jours paisibles, comme elle sait si bien les vivre, l'aïeule aux fleurs vermeilles.

Elle est l'une de ces femmes, dignes et belles, qui savent bénir de la main et du regard, qui savent sourire, qui savent se souvenir aussi. Elle vit dans sa petite maison de pierre au bord du chemin, près d'un jardin de lumière, qui lui rend des fleurs épanouies en échange de toutes les pensées qu'elle lui porte. Elle est de noir vêtue, signe de la lumière invisible qui passe d'un univers à l'autre. Comme une fleur des champs, un signe des anges, un passé qui vibre, au présent, de la force de pureté acquise au fil des ans qui coupe l'inutile.

Un vivant témoignage de la dignité de temps plus naïfs, ou un «oui» était un oui, un abricot avait le goût de l'abricot, et les journées, le parfum du feu de bois qui fume doucement.

Comme une once de souvenir, une pâtisserie simple qui trône au milieu de la table du dimanche, pour les petits-enfants qui viennent.

Une étrenne et la montre, offerte pour la première communion sans un mot, passée simplement au poignet de ce petit être...

Discrète l'aïeule, si discrète qu'on ne connaissait pas vraiment ses pensées les plus intimes. Elle avait gardé dans un coin de ciel, ses nostalgies, ses amours peut-être. Et seule une larme pouvait glisser sur sa joue, pour trahir la profondeur du sentiment qui vibre en nos aînées.

Oui, comme une nostalgie lorsqu'elle partit, sans un mot, sans un cri, acceptant une fois de plus de renoncer à elle-même. Voulant surtout ne déranger personne. Si secrète, la grand-mère au grand coeur, que tu t'aperçus à peine qu'elle était partie, mais tu ne te consolais jamais tout à fait de son adieu. Elle est dans un autre jardin plus lumineux encor. Elle cueille un bouquet de glaïeuls rouges. Elle sourit.

Des pauses appellent notre respir.

L'air qui filtre par nos narines se fait messenger de vie.

LIVRE II

Eva Lovecraft n'en croyait pas ses yeux. Elle était pourtant sûre que ce voyage à Malte allait être d'un ennui... En compagnie de Christopher Stalker, le photographe, elle venait faire un papier sur l'île. L'International Geographics, auquel ils collaboraient tous les deux en tant que journalistes free lance, proposait une série de reportages culturels sur l'Europe de l'après-92 sous le titre: «L'Europe, berceau de la nouvelle civilisation ». Eva avait son micro-ordinateur Macintosh system 8 portable dont elle ne se séparait jamais. Christopher n'avait pas oublié une seule des pellicules pour ses Zeïcaflex, mais elle était arrivée sans diskettes à l'aéroport international de Malte. Et comme elle le disait, en adaptant le jargon des informaticiens à sa manière : « WYSIWYG » , « what you save is what you get ». Elle savait qu'il fallait sauvegarder un double de ses fichiers, si elle voulait rentrer à New York avec tous ses textes pour le magazine. Par chance, il y avait des diskettes trois pouces et demi au duty-free shop de l'aéroport. Elles étaient jaune vif. Elles n'étaient pas à haute densité, mais elles feraient l'affaire, se dit-elle. Le soir à l'hôtel, la journaliste chargea l'une des diskettes pour la formater.

Au lieu d'afficher le message normal : « Bonsoir Eva, ce support n'est pas initialisé, voulez-vous le faire? » l'écran de son Macintosh présentait un icône et un nom. Sa diskette avait donc déjà été utilisée. « Gee ! », s'exclama l'Américaine en se tournant vers Christopher occupé à dépoussiérer un zoom. «Did you see that? » Non seulement

la piste magnétique n'était pas vierge, mais elle portait un titre les Transes Lucides, et des fichiers avaient été enregistrés avec un traitement de texte Worker. Eva les convertit sur son logiciel pour les lire. Il manquait tout le début semblait-il, la moitié des dossiers était vide. Sur le premier écran l'auteur s'était identifié seulement par «Samaël». « What the hell is that ? », se dit Eva en faisant craquer la capsule en aluminium d'un Extasy-Cola light aromatisé à la pomme, pour relâcher la pression. Pas d'adresse, aucune autre information. « Those f. Europeans... » soupira la jeune femme. Elle avala une grande gorgée glacée du soda à la saccharine et commença à faire défiler les écrans au rythme de la lecture de ce manuscrit retrouvé.

LES TRANSES LUCIDES

La nostalgie du Dragon

La pureté s'oublie en Asie. Elle nous fit aimer les peuples aux peaux ambrées qui en avaient préservé le sceau. Elle se fait plus rare en Corée, au Japon, à Hong Kong et sera bientôt un souvenir.

L'intimité chaleureuse des maisons traditionnelles d'Orient, ce goût pour orienter l'espace et les activités déclinaient la pureté qui imprégnait la vie de tous les jours. L'exotisme captivant de l'Asie rappelait à l'Européen de passage cette vertu dont il avait perdu les clés et qu'ici il retrouvait intacte. Mais, déjà, cela appartient au passé. L'Asie se ternit vite.

De Bali à Séoul, ce qui éveille le désir du voyageur, c'est la douceur des paysages, des ruelles encombrées et des maisons paisibles où s'évaporent des diabolins en des siestes interminables. C'est le champ de riz et la jeune fille aux manières impeccables qui font sourire l'errant et l'attachent à la virginité des choses.

Mais cela s'enfuit à tire-d'aile devant l'arrivée des envahisseurs mécaniques. On passe des matins de samadhi à la fièvre du samedi, du silence au bruit des camions. On perd les clairs ruisseaux, où pépiaient les lavandières, pour y faire pousser le béton. Et les pudiques amants

des clairs de lune s'embrassent désormais dans les night-clubs. Ce qui rendait les Européennes rêveuses, c'est la pureté que l'Asie gardait comme un beau secret coloré. Et ce secret faisait écho aux aspirations romantiques des Françaises, des Autrichiennes, des Irlandaises. À la recherche de leur propre vie intérieure s'invitaient-elles ainsi en posant leur regard bleu ou vert sur les photographies de Bali et de Formose. La candeur est partie avec le vent des machines et nécessitera des efforts pour être reconquise. L'Européenne devra voir son propre secret qu'elle oublia, puis qu'elle crut retrouver, là-bas, dans l'archipel de l'innocent dragon du Levant qui souffle les perles du rêve.

Asiatique à Paris

Tankha avait treize ans. Il était venu à Paris depuis ce Vietnam qui ne voulait plus de lui. Après un long voyage dans un bateau de la mort, puis dans une caravelle de la vie, il était enfin arrivé au paradis des consommateurs fébriles.

Par chance il avait pu entrer dans la vie de la cité et grandir avec les petits Français. Ses yeux en amande cachaient des larmes, et son corps savait ce que souffrance veut dire. Parmi ces gosses riches il se sentait différent. Il connaissait les bases de la vie. Il savait que c'est la Terre qui nourrit et supporte jusqu'à nos errances. Et ainsi il ne faut pas la

faire souffrir, elle non plus, inutilement.

La mémoire de l'enfant d'Asie, vers un paradis oublié, volait de ses ailes d'or. Il se rappelait les solitudes exquisées où, à l'heure de l'après-midi, des siestes l'enlaçaient. Son flanc reposait sur le marbre clair de la maison, si frais. Des oiseaux saupoudraient ces temps de leur encens. Une onde de brise prenait la forêt sous sa douceur. Tout dormait dans un sourire, et quelque enfant du voisinage venait se joindre à la paix. Quelques mots de bienvenue. La vie ici se chargeait des politesses convenues. Dans la ruelle à côté, un garçon, par amitié, jouait de la guitare. Une chanson qu'il lui offrait parfois le soir lorsque tout s'était tu.

Les souvenirs emportaient Tankha loin de la fièvre débridée, le ramenait aux essences de la vie, à ce qui, après tant de souffrances, s'avérait la fonder.

Et lorsqu'il marchait dans les rues des Halles où prolifèrent les boutiques dans la confusion des désirs qui les font exister, il se remémorait la maison de Saïgon, là où le respect était le seul concurrent de l'amitié. Il revoyait les champs de riz où suaient d'autres amis, les routes qui ondoyaient sous les arbres. Il savait que nous nous nourrissons de paix avant de nous jeter sur les choses, que la douceur d'un foyer vaut mieux que cent télévisions, que les amis sont plus précieux que le confort.

Chez lui, il se vêtit d'un pantalon ample, et se sentait heureux avec les êtres qu'il chérissait. À Paris il voyait tant de choses à vendre qu'il se demandait quel appétit d'amour insatisfait pouvait bien pousser ces

êtres à les convoiter.

Cela il ne pouvait guère le partager, car la profonde souffrance, que chacun connaissait dans cette société aux valeurs superficielles, était un sujet tabou, un thème exclu des conversations. Il fallait profiter, profiter encor de ces années. Cela l'emplissait de tristesse.

Quand l'humanité, se disait-il, cessera-t-elle d'hésiter entre les extrêmes ? Entre les deux totalitarismes, celui de l'idéologie et celui des machines. Quand la course aux vanités s'arrêtera-t elle ? Promesse d'un ordre parfait ou d'un désordre complice. Quand les enfants d'hier se souviendront-ils des bases de la vie : la Terre nourricière, le partage...? Quand se tourneront-ils vers un idéal intérieur, source qui désaltèrera leurs rêves?

Mais cela n'était pas et il sentait que des temps difficiles allaient s'ouvrir. Encor de la souffrance. Il avait connu cela, de Saïgon à Paris. Les formes en avaient changé. La nouvelle souffrance se cachait sous les attraits d'émotions factices.

Le jardin de la Terre

Même si ce coeur est en paix, même si l'être est sans vouloir, sans désir et sans peur, il rêve d'un grand jardin. Le verger où vivent les terriens, tombé des cieus pour qu'ils l'élèvent, rajeuni. Et si ce désir a mûri depuis de longs millénaires, si ces pas l'ont amené sur tant de

coteaux, si cette bouche a goûté tant de baies, c'est que, confusément peut-être, ce coeur fructifie aussi.

Aujourd'hui parfume l'idée déjà ancienne d'une Terre belle. De Géa nourricière, où, sous les amandiers en fleur, la vie est féconde, où derrière l'espalier du poirier se connaissent les fils et les filles du ciel, où au flanc de la vallée serpente la source vive, qui rafraîchit de son murmure les fruitiers radieux.

Si ce désir vous enflamme, songez qu'il émane d'une source à laquelle nous puisons tous lorsque notre coquille de noix chargée d'âme vogue vers le bonheur. Et s'il ment, que ces fruits soient plus exquis encore. Il désire une nature vierge, tapissée de champs où moutonne la moisson de froment, où le pain est bon et la vigne vermeille. Et s'il erre, que le chemin de vie nous amène sur une planète plus accueillante.

Il rêve d'une vie qui se déploie, épanouie, à l'ombre de la treille, au pied de l'arbre centenaire, près du bosquet de noisetiers. Lorsqu'elle offre ses récoltes aux humains, ils remercient avant d'y apaiser leurs faims. Dans cette union de la plante et de l'homme, dans ce sacre de la vie, il souhaite que l'humain donne au végétal une place nouvelle en son âme.

On soigne les arbres, on les taille comme on coupe les mèches d'un fils. Et si les mûres sont savoureuses sur le roncier sauvage, les gourmands qui s'en régalent respectent son feuillage.

Lorsque l'automne vient, il se réjouit d'une fête quotidienne qui dispense des rituels, une célébration intérieure qui défie le temps. Et

les feuilles rougissent d'être belles, la neige tombe pour offrir une nuance de plus à la palette des anges. Les animaux et les hommes, les sylphes et les ondines, les fées et les lutins, vivent ensemble, échangeant leurs dons sous la ramure confiante d'un orme.

Il sait que cet Éden lui ressemble. S'il n'aspire pas à vivre dans ce monde où le soleil nourrit chaque jour les feuillages qui protègent les maisons, il sait que cette Terre pure ne pourra voir le jour. Car de son souhait dépend sa venue. Comme de la prière dépend la grâce ténue qui au miracle l'enchaîne de son fil d'or. Il sait que vous ne pouvez rire de ces mots car chacun, secrètement, espère vivre sur cet astre de beauté qu'il connut sous une lumière ancienne et qui disparut avec la mort lorsqu'elle se tint face à lui. Et si les vestiges d'Asia nous enseignent que le verger fut grandiose et doux aux cultivateurs des temps antiques, il imagine le nouveau terroir plus beau encor.

Il voit aussi, de l'oeil du désir, une montagne, dont les neiges éternelles rafraîchissent les étés, associant chacun avec la destinée qui l'attend dans d'autres espaces, en d'autres mondes. Car la planète précieuse à laquelle il aspire, rayonnement embelli dans le cristal des sens affinés, subtile manne sculptée par l'amour, est un accord dans la symphonique convergence des univers. Des amis stellaires viennent nous y rencontrer, et nous leur offrons le pain, les prémices et le sourire des benjamins, avant qu'ils ne repartent vers une autre dimension d'où ils béniront ce sol de leur gratitude. Il rêvera jusqu'à ce qu'il soit, ce potager où les anciens et les prochains communient dans la joie du pain, du chant et de la prière.

Le jardinier

Le sentier s'ouvre quand les cris se sont tus, et quand le vent souffle un peu plus fort. Ton silence peut se refléter dans l'onde et percevoir l'abondance qui le baigne. Tu n'as pas besoin de construire la tour de tes désirs. Les cages sont bien assez étroites, imbriquées, invisibles. Tu n'as pas à t'enchaîner. Car il fait bon. Dehors, la vie n'a jamais cessé d'être. Et les pas ont toujours laissé leur légère empreinte sur les herbes dressées. Et ce dehors, où le printemps s'étire, au plus secret de toi jaillit, si tu renonces à réagir, à agresser la vie qui te nourrit pourtant si bien. Il te reste à retrouver le chemin, là où tu t'égaras. Un moment de plénitude et le voilà, le sentier magnifique. Comment as-tu oublié qu'il était dans ces campagnes toutes baignées des rosées ? Il te suffit de trouver la sente où tu la laissas, un soir de folie qui t'entraîna dans les buissons. Il te suffit de laisser ton pas choisir la demeure, pèlerinage vers le croisement des coeurs.

Tu n'as pas besoin de réinventer le monde, car il a toujours été. Ni de grands buildings, car il faisait autrefois bon sur Terre. La flore était belle et les climats sains, racontaient les Anciens. Nul besoin de t'emprisonner entre des murs de poussière, ni de respirer l'air que pompent des tuyaux. Ta vie est à l'image de l'unité, indivisible, complétude. Il suffit de ce contact avec elle pour retrouver le bonheur enfui.

Ta Terre est un enclos, mais où est son cultivateur? Où est le jardinier des arpents verts ? Il était absent, alors pourquoi se plaint-il que des ronces aient poussé ? Et des épines qui égratignent ses plaisirs ? Pourquoi se plaint-il que les fruits se fassent rares et inaccessibles, s'il ne cultive pas le verger qui lui fut confié ? L'homme n'a pas été chassé de l'Éden, il l'a abandonné, car il ne voulait plus en être le digne cultivateur. Il ne voulait pas humer le parfum des roses et laisser le chèvrefeuille lui suggérer ses désirs. L'humain qui erre dans les couloirs du R.E.R., qui regarde la vie à travers une boîte de verre, dans des tours de fer, cet humain-là n'a pas compris où était sa patrie. Fils des étoiles, des laiteuses constellations et des hivers de miel. Enfant doué de tous les dons, béni des stellaires portant l'émeraude au front. Chevalier qui partit de son royaume et laissa son héritage aux ronciers. Abandonné des cieux, car négligeant son sol, oublieux de la voix simple qui lui murmure depuis longtemps :

«D'où tu n'es jamais parti, où tu n'es pas encor revenu ».

Petite maison

Une petite maison, là-bas où il fait bon. Demeure paisible où le rosier grimpant s'extasie sur la pierre. La meulière se réchauffe le soir du

souvenir du soleil. Et le vent qui souffle caresse les oiseaux qui nichent sous le toit de tuiles. Elle est là-bas et elle attend le retour. Le moment qui viendra de s'unir à la patrie qui est celle de tous, l'habitat du dedans, celui du petit, du microcosme présent. Le potager et le buis se souviendront de leur jardinier vieilli par les ans. Ils penseront à lui quand la mort aura séparé sa conscience de ce fief aimable et ancien. Les fleurs sauvages qui s'émeussent de béatitude, dans les pleurs des saules, sauront parfumer ces heures, redevenues solitaires, d'une brise propice. Et la venue dans ce vallon, en ce logis de calcaire et de chaux beige, n'aura été que passage, comme un évanescent sourire au-dessus de ces arpents verts. Une rivière coule en bas et une colline s'étire vers le ciel. Les heures auront vu tant de mots s'inscrire sur des pages blanches, tant de saisons parfumer le potager de leurs tomates rouges. Tant de baies cueillies et d'amis qui seront passés saluer l'ami et goûter son infusion de sauge.

Les nuits fraîches des hivers blancs auront rendu aux cheveux la neige des ans. Les promesses de beauté qui auront étreint les serments se seront évanouies peu à peu dans les sarments des petites vignes alentour. Et les animaux des bois, timides faons, fragiles chevreuils, auront hésité au pas de la porte, au seuil de ce semis un peu désordonné et folâtre, et humé l'aubépine, qui pique les matins d'une dentelle ancienne, souvenir qui s'étend d'une vie à l'autre.

La nuit, lorsque les arbres s'endorment, et que la villa ferme ses paupières, s'éveille la claire nature du jardinier dont le corps assoupi repose sur la natte. Dans d'autres demeures comme celle-ci, d'autres

êtres se sentent aspirés loin des couettes du sommeil, vers les mondes d'or du rêve. Dans des écoles invisibles peut-être étudient-ils ensemble avant de revenir, au petit matin, vers leur corps solitaire qui attend près d'un labour affamé d'eau et de lumière.

L'amitié d'un jardinier est chose frivole et vagabonde, aussi durable que le froissement des ailes du papillon quand le printemps l'appelle, mais si profonde que les pêches sauvages se font pour lui éternelles.

Un voeu secret de douceur l'attire vers cette ferme qui espère sa venue un soir où les grillons chanteront. Un soir où il fera bon, en ce val où s'abritent déjà ses songes et sa mémoire, comme ces pâquerettes qui le constellent.

L'être aspire à cela, chaque jour d'ennui dans la jungle des villes. Que la mort qui appelle lui donne, en partance, la jonquille. Que ce soit droit devant des sillons paisibles qu'il disparaisse, dans le parfum des roses qui au mur exhalent leurs corolles. Il a ce désir, ce souhait enfantin, mourir sur une terre paisible qui accueillera les derniers songes, les dernières prières dans le silence des campagnes qui s'endorment, après que le soleil est parti féconder d'autres horizons.

Le rêve oublié

Il était une fois un rêve. Une femme d'azur tenait dans ses bras un bambin et du tableau émanait beauté, douceur. Ce songe est oublié.

On l'a remplacé par le trépignement et le bruit. Que sont devenues les neiges d'antan ? Il en est de même pour nos vies. Nous les aimions alors belles et austères. Pleines de rencontres de mages et de princesses mystérieuses. Nous campions aux portes des châteaux, vieilleux de parcours. Et nous élevions nos âmes vers le grand Tout. Ce désir même a disparu. Nous nous voyons en voiture, riches et prospères. Entourés de femmes et encombrés de biens matériels, fonçant vers un pouvoir totalitaire.

Nous manquons la cible en attirant ce qui est loin de nous. Nous pourrions simplement chérir ce qui est près. Nous unir à notre voisinage, aux champs de nos enfances partagées, plutôt que de vouloir Niagara et fourrures mordorées. Attraper le lointain pour négliger le proche participe de notre errance. Le prochain qui est tout près de nous, on l'oublie. Le romantisme en cette fin de millénaire consiste à aimer simplement ce qui est là. Un cornet de frites, un sourire, une tape sur l'épaule, un arbre en fleurs et la pluie. Cet exotisme que notre vouloir est allé chercher est devenu pacotille. Ces Tropiques, ces Antipodes. Laissons tout cela aux marchands de sable et aux missionnaires.

Et mangeons ensemble un morceau de pain. S'il y a du vin ce sera le festin fantastique.

Le véritable amour n'est plus ce qui apparaît brillant des feux des stars. Il n'est pas non plus dans ce mariage où le confort nourrit la vanité. Il est dans l'attention juste portée à l'autre, au geste qui compte, aux fidélités de l'âme et non aux chaînes, fussent-elles

honorables. C'est ainsi que nous sommes ramenés à la Terre.

Doucement, sans retour intempestif. Notre coeur le désire. Et nous jardinerons la parcelle qu'ont labourée nos ancêtres. Pour le bonheur de nos fils.

Le rêve oublié resurgit aujourd'hui parmi les fleurs de nos enfances. Il a le parfum des vendanges. Il coule, source de montagne et s'élève, fier tilleul. Il affleure à la surface de nos néants pour restituer la vie. De cette promesse naîtra la civilisation européenne. Plus tard, ne soyons pas pressés. Préparons le terroir qui attend que le soc ait labouré la glaise. Que se métamorphose le papillon. Car le monde intérieur, notre conscience, et ce monde extérieur qui nous entoure, se répondent. Et le désir d'une Terre pure est arc-en-ciel entre ces univers. De cette pensée se cristallisera la planète qu'il sera donné à nos enfants de connaître. Puis à nous, lorsqu'ils viendront en notre nom, de chérir.

Veux-tu progresser ? Aller à l'avant de l'être qui t'inspire, à l'avant de son fragile esquif ? Transitoire forme de l'éveil qui fraie un chemin vers l'oeil d'émeraude.

LIVRE III

Andreï était heureux. C'était son jour de repos. Et il découvrait le Mont-Blanc avec un guide de haute montagne. Andreï était, au quotidien, perchiste aux Pèlerins, une petite piste près de Chamonix. Un humble travail où il fallait s'assurer que les skieurs débutants attrapent sans encombre le remonte pente. Andreï était d'une famille de gitans. Il avait quitté la caravane pour découvrir la vie de ses propres yeux. Bien sûr ses amis du voyage lui manquaient. Mais, en ce dimanche ensoleillé, tandis qu'il gravissait le toit de l'Europe - ce territoire que sa famille parcourait depuis toujours - il était pleinement heureux. Partis tôt de la vallée, ils étaient les premiers ce matin à atteindre le sommet. Il laissa le guide et les autres randonneurs deviser au soleil de l'altitude. Et il promena ses pas sur la «haute table» alpine. La vue était pure splendeur. Un diadème de sommets enneigés, scintillant de lumière, s'était posé sur les cheveux d'ange des matinales brumes. Il s'avança jusqu'au point qui lui semblait culminer. De là venait un reflet qui l'aveuglait. Le soleil s'y réfractait plus fort. Comme si un arc-en ciel en irisait l'éclat. Peut-être était-ce un bloc de glace, se demanda Andreï. Il s'approcha, ébloui par une sorte de miroir posé sur le sol. C'était un petit objet circulaire et plat. Il essuya le givre qui commençait à cristalliser sur la surface lisse...

C'était un Compact Disc. Andreï connaissait les disques à lecture laser (il avait dans sa chambre une mini-chaîne Philux). Que faisait ce C.D. sans étui sur le sommet du Mont-Blanc ? Il le regarda de près. L'une des faces avait été sérigraphiée en bleu intense avec vingt-quatre étoiles dorées en spirale. Il glissa l'objet de sa découverte dans son anorak, se promettant d'écouter, dès son retour, la musique qui lui avait été confiée par un privilège de la Providence. Pendant la descente vers Chamonix, il percevait comme des sourires invisibles qui fusionnaient avec sa conscience. Deux mots vinrent à ses lèvres : Suria Adonāi - les fils du soleil. Mais il ne savait si ces éclairs étaient pur vagabondage de son imagination, ou si celle-ci s'accordait aux vibrations subtiles.

Arrivé chez lui, il inséra le disque dans sa platine. Il y eut le silence pour toute musique. Le support n'était pas reconnu. Il sortit et attrapa le bus pour Albertville. Son ami coréen, Kim, aurait bien la clé du mystère. Kim et Andreï s'étaient rencontrés aux Pèlerins. Le citoyen du pays du Matin Calme apprenait le ski et le Bohémien déclenchait les perches. Une sympathie s'était tissée au gré des remontées mécaniques. Vingt-deux ans : ils avaient le même âge.

Kim était computer artist. Il mettait la lumière des écrans cathodiques au service de la beauté. Le Comité d'organisation des jeux Olympiques d'hiver l'avait invité à créer des tableaux en images de synthèse. Andreï trouva son ami, un tournevis d'électricien sur

l'oreille, en train de démonter un micro-ordinateur italien Olivetti. Andreï sortit le précieux «Compact» de sa poche et raconta l'étrange découverte, puis sa déception de ne pas entendre de musique. Kim tourna la galette en matière plastique réfléchissante sur ses deux faces. «Pas étonnant. C'est un C.D. réinscriptible », dit-il avec cette économie de mots propre au plasticien. Andreï se fit expliquer. «C'est une banque de données "multimédia". Je m'en sers aussi. Ce support permet d'associer des textes, des images et des sons. » Le Coréen ajouta après un silence : «Ton CD. ne porte pas de marques d'identification. Peut-être a-t-il été pressé sur une autre planète? Des êtres stellaires l'auront déposé sur le Mont-Blanc ! » Son sourire était contagieux...

Le jeune créateur glissa l'étrange trouvaille à l'intérieur du lecteur de son poste de travail Nextstep. Dans le murmure des servomoteurs le faisceau laser balayait la plage enregistrée. L'écran s'afficha en bleu intense. Des étoiles jaunes d'or s'inscrivirent en spirale. Au centre pulsait un soleil.

Les yeux rivés sur l'écran, les deux jeunes gens avaient une impression ineffable qu'ils n'osaient formuler. Ils sentaient que la vie existait au-delà des frontières de la Terre. Le soleil qui caressait son sol fécondait-il aussi les consciences ? Une page de titre s'écrivit : Harmoniques Solaires, par Suria Adonai.

HARMONIQUES SOLAIRES

Veux-tu grandir vers l'infiniment petit ? Te faire photon qui voyage sur les flots de l'éveil? Tu verras d'autres vies, les êtres accrochés à d'autres morceaux de bois flottés.

La porte d'Hélios

Le soleil est loin en apparence. Et présent par sa lumière. La Terre est à l'intérieur du soleil qui rayonne, non extérieur à lui. Sinon, nous ne pourrions être baignés de sa source de croissance et de vie. Étant dans son rayonnement, nous sommes aussi dans sa conscience créatrice, même si nous ne sommes pas en son centre. Veux-tu aller t'y promener ? Demande le feu vert à ton guide. Parfait, maintenant approche- toi du soleil qui brille là-haut. Sens-tu la chaleur? Cela ne brûle pas. Vois-tu la lumière ? Elle n'aveugle pas. Et tu peux ressentir la douceur de Suria, l'ami de la vie, au centre de ta poitrine.

Regarde autour de toi. Le monde d'Apollon est d'une prospérité proverbiale. Tout est lumière vive. Tout rayonne, généreux, par-delà les galaxies. Une radiance dorée émane de chaque source d'eau, comme de chaque verger sur le coteau. Plus que purifié, ce monde est

pureté, feu de la vie.

« Un livre d'or et de miel va t'être mis en bouche. Et tes paroles porteront sa promesse d'un verger d'amour. » Tu vois un livret, amer à tes lèvres et doux à tes entrailles, trouver en ton corps de lumière le chemin du portail médian - le plexus solaire.

Sept respirs du soleil

Avant le soir

Bien peu d'eau touche les fronts bénis. Des êtres sur les monts, des soupirs. Tant de souffles qui vinrent pour mieux auréoler, ensuite, les nuages blancs. C'était un soir comme tu les aimais. Parfumé de désir et de vent. Frémissant de la nuit qui venait. Temps de mue subtile. Soir qui montait déjà, nu. Et la fresque de ton sourire.

C'était une fable, un conte. Il disait le retour du Prince de Saphir. De l'Ange qui vint rêver chez les hommes. De son voyage, il est bon de dire la beauté et le frisson. Car celui qui l'aimait était aussi le Grand Dragon. Ronciers et fourrés profonds, la fée épiait le retour du Prince. La belle qui attendait, vêtue de sommeil dans le château dévasté, sentait enfin la délivrance toucher son front.

Soir

Il suffit d'un clignement de cil. D'une pièce d'or au fond de la source bleue. Il suffit que le vent touche les ramures et les buis. Les rayons du soir flotteront sur les yeux. Des nuages s'éparpilleront dans la nuit. Rayon de miel, cire parfumée. Les ruchers du soleil connaissent l'heure de l'éclosion. Ni peur, ni peine. À l'heure du berger tout danse dans l'herbe d'émeraude.

Eclat final

Suria le Noble éclairait le fleuve et la rive. Des enfants qui jouaient blondissaient sous son or. Et les cris des peupliers tout auréolés de désir cédaient à la montagne un peu de leur ombre. Il y avait une senteur de nouveauté. Un parfum léger qui nimait le présent. Et les voiles des aventuriers sur les flots ondoyants parcheminaient l'heure de leurs confettis mauves et blancs. Il y aurait bientôt une nuit, le sommeil des amants. Ceux qui s'enlaceraient et ceux qui béniraient le silence.

Méditation en Do majeur

La perfection est hors du temps, mais elle connaît son heure. Et les doigts qui touchent le pain savent aussi caresser le silence. Tu avais menti au vent en disant ton nom. Tu étais nommé étincelle et te disais néant. Il te faudrait revenir, conscience enfouie, pour respirer un peu

de ton souffle. Pour reprendre le sens de ton don. Il te faudrait un peu de temps peut-être. Et les êtres subtils qui dansaient savaient ta passion, savaient ta douceur.

Rayon de miel avant la nuit

Coup de semonce des anges interdits. Un soleil plus grand qui s'engloutira tout à l'heure. Rayon d'or et ambre qui saisit jusqu'aux petits cyclistes du parc, en riant. Un parfum de menthe et le goût d'un thé de Ceylan. Souvenirs de montagnes et chant de l'été. Une barque sur le fleuve aux flots gris. Frêle transport. Frêle délivrance vers l'autre rive.

Éveil ?

L'ami méditait le nez au vent et l'amie peignait une aquarelle. La brise qui soufflait se faisait chat, faisant ronfler les feuillages et babiller les enfants. Une extase avait saisi dans son gel jusqu'à l'herbe agacée de désir. Et les flots qui sous leurs rides savaient sourire au voyageur. Le déclic de l'éveil allait retentir. Cloche qui vibre quand on attend le silence. Une fugace musique retentirait au crépuscule. Porte à ouvrir, sas entre les mondes.

Tu étais cela et la fin de ces choses. Le coeur de ces mots. Tu portais en toi la sérénité ineffable, enchâssée dans la douleur de tes muscles roses.

Il faudrait aux amants du mystère un peu plus de patience. Un peu plus de douceur à lancer vers la mort. Un peu de beauté qui s'exhale lorsque les doigts de lumière se frôlent. Tu serais l'étincelle de ces mains, l'aura de cet ange. Tu serais saisi comme le gel saisirait le front des orages.

L'instant révélait la Durée. Et la durée s'était faite évanescence rebelle.

Nocturne :

Le jour est la nuit.

Elixir d'une tête d'or

Un pas de deux, une colère, un exil, quintessence qui s'en fut, élixir d'une tête d'or, parfum vibratile. Cette nuance qui vint et cette beauté qui toucha jusqu'aux pagodes secrètes, tes pieds blancs. Visage sans visage, et la face s'émerveilla, rose aux joues... Une valse qui s'emballe, un pétale de fleur, confidence qui se glissa de bouche à

coeur. Qui peut juger du son que fait la lumière lorsqu'elle vibre, lorsqu'elle foisonne ? Et qui peut contempler l'ivresse qui fuse ? Qui décide du temps qu'il fait sous les ombrages des glycines, grappes de douceur où butine l'abeille, où médite l'être à l'ouïe subtile ? Par les chemins de l'espace, les clairières du devenir, invisible présence, cristal, se propage l'inlassable sourire.

Les technologies de la lumière

«Nucléaire : adj. et n. m. (désuet, xxe siècle) désigne l'énergie élémentaire en deçà du champ d'action positif de l'humanité. ENCYCL. 1898 : Marie Curie découvre avec Pierre Curie les propriétés du radium. 1934 : elle succombe des suites de l'irradiation. 1945 : Hiroshima, Nagasaki. 1986: Tchernobyl. Fut utilisée brièvement à des fins civiles et militaires puis abandonnée progressivement au XXIème siècle, suite à l'évolution des consciences et des sciences, au profit de l'énergie solaire. Certains procédés de résonance magnétique restèrent en usage pendant quelques décennies à des fins de diagnostic médical. » (in : Le dictionnaire de votre temps, 2092)

Bonté nue

Ce matin le soleil levait ses voiles sur la mer. La voix qui sommeille ouvrit les lèvres. Elle chuchotait : « Pense à tous les poissons, tous les oiseaux et à toutes les fleurs qui parfument le monde. Vois comme tu

es le pâtre, et ton chant ne sonne pas encore sur les vergers. Ta voix ne vibre pas de l'harmonique. Regarde: tout attend ton éveil, se délasse de ton sourire, que ne déploies-tu tes pétales d'or ? »

Cette aube voulait nous rendre aux pâturages où grandit l'herbe, elle voulait que nos songes réalisent leur nature. Ces arbres qui se pâment de vent voulaient nous dire quelque chose, et ces ruisseaux transparents chantaient une prière. Tu peinais à soulever tes paupières de marbre rose, et ton sourire attendait encore l'éveilleur. Il est temps de prendre le sentier et de choisir la direction du soleil. Temps de donner à ce monde qui frémit la nature de ton onde. Il est l'heure de la méditation au jardin. Tes amis attendent ta prédilection. Ne déçois pas ces coeurs invisibles, ces bouches rondes où vibre une note. Ne laisse aucun de ces sylphes songeurs se languir. Tu es espéré dans ta simplicité ordinaire, dans le calme qui te vêt, dans la parure naturelle. On espère secrètement ta venue, mais la vie est si pudique pour te le dire. Relève les cils et vois la vie de tes iris.

Soeur solaire

« La lumière est l'âme intime de la vie. » (Novalis)

Elle vient avec l'après-midi, avec le soir qui monte au creux de ce rêve. Elle a le cheveu d'or et les yeux couleur noisette. Elle est tissée de joie. Une soeur solaire rayonne dans les nuits, elle appelle la vie un

peu plus fort. Elle parle pour dire quelque chose et connaît la magie ordinaire.

« Je ne crois en rien » dit-elle. Elle est ce qui fusionne l'homme et la femme. Elle les réunit en l'ange aux doigts d'or qui s'élève de l'ondée. Soeur complète, unité au visage clair. Elle vient sur les chevaux du rêve arpenter la maison aux miroirs : ta vie - reflet qui s'ennuyait au quotidien. Un sourire qui se retient, et un éclair dans ses iris, elle a parlé et il n'y a rien à dire. Sa manière à elle d'exprimer la vérité et de se limiter à l'essentiel. Le reste n'est que vanité et elle le pourfend d'un regard. Elle est le soutien. Cette force vagabonde qui aime. Le pèlerin chérubique au féminin, moderne, si moderne dans ses amples vêtements de lin.

Elle est la vision moderne de la sagesse. Ce que l'Asie et l'Europe enseignèrent. Elle en est la quintessence qui, aujourd'hui, lève les yeux et dit : « Non, cela doit finir, il n'y aura pas de compromis avec le vrai ». Et cette parole a force de vie, elle a la douceur que sa discrétion cache afin de mieux l'offrir. Soeur présente, ancienne connaissance, sa visite est un baume de vie. Surprise délicieuse. Austère beauté qui vient, délicate fleur. Pincée de sel, cristal sur l'autel. Voyage au coeur du temple où il faisait bon. C'est une autre vie, et le souvenir revient, fugace image, que le vent d'ouest pousse vers les âmes. La pluie tombe lorsque le soleil reparaît. Il reste la douceur des paysages, le corail du ciel. Une ombre recule pour laisser

les champs de froment ondoyer du souffle marin. Sa venue est un vent apaisant. Une bise fraternelle.

Jardin Zen

Espace, couleur. Le gris qui voile tes yeux s'est fait douceur.
Patience qui ondoie. Et un jardin de soie. Voilage qui vient.
Herbe parfumée. Le temps s'est fait espace. Et le rocher, signal.
Tu attends. Et l'attente même est devenue le voyage.
Ton cil frémit et tu le vois. Tu es le Buddha du voyage.
Tu rêves d'un grand jardin. De montagnes au loin et de vent frais.
De pluies qui viendront sur tes doigts et de soleils à frôler, là-haut où planent les éperviers.
Tu rêves d'un jardin parsemé de rochers, graines de silence sur un tapis de simples.
Et le regard qui se pose se fait métamorphose.
Il y a du silence, tout tissé d'imperméable osmose.
Et du bruit dans les voiles de ton coeur.
Comme une danse qui, timide, se berce d'absence.

Sunset

Les couleurs ont envahi le ciel. Orée qui s'en va vers la forêt d'autres jours. Et les tankhas des nuages blancs se font bordeaux flamboyant, austères pourpres. Le crépuscule est de bleu, de mauve sacerdotal et de gris. De pourpre embrasé de désirs - nostalgie. Les oiseaux qui volent sont hérons, hirondelles d'un soir, bénédictions sonores. Tu es là, parfumant de ce nom qui n'a pas de nom. De ce visage sans paupière. Tu rayannes de la douceur de donner ce qui n'a pas de poids. Bonheur d'être uni à ce monde. Bonheur du don, sourire, fécondité. Et tes bras reposent. Austère chapelle d'où surgit le vrai. La nuit qui monte vite les marches du temps se fait soeur en noir, austère nonne, pour mieux cacher son fard et ses dents bleues. Il faudra bien dormir avec elle...

Sourire

Vacuité qui s'installe, rien à réfléchir, miroir. Tant de tranquillité où les mots s'égrènent. Ta mission est d'aimer cet instant. Ton oeuvre est, blanche dérision, la déraison de te taire.

Le silence qui tape à la fenêtre est sourire d'un monde, souriance vagabonde. Un espace où tu t'étends, vierge de la quête, immensité où tu te sens bien. Variance de l'être qui contemple, perfection d'une ride sur le lac des signes.

Perméable osmose, perméable humain qui se découvre, arpège, dans la gamme des heures. Nulle inquiétude ne persiste, nul mal ne signe

l'ivresse, cultivés comme un bonsaï dans la tiédeur des infimes serres.

L'instant dilate sa douceur, son point d'interrogation.

Ah ! jubile l'être, allégresse qui s'épanche, torrent fluvial en cascades, rizières invisibles.

L'extase qui vint est bienveillante clef, chemin tissé d'espace.

Sept respirs d'Adonai

Souffrances en filigrane

Tu te tenais droit, digne méditant. Ton souffle s'était fait perceptible, regard tourné vers l'intérieur. Les douleurs de ton corps se faisaient cris, coups d'énergie sur la paix de tes lèvres. Et le temps qui s'allongeait cahotait sous leur fièvre. Les inscriptions de tes muscles tendaient ta chair. Si tu concentrais encore la conscience tu pouvais te sentir évanescence sourire irradiant dans l'espace. Ton souffle disait le repos et la vague et l'étran. Les élancements de tes os disaient de toi la cause. Tissé de souffrance, crispé, tel était le corps qui abritait la rose... Durci de tes peurs, tassé, ta silhouette peinait vers ton réveil. La méditation qui habitait tes heures te le racontait directement. Mieux, elle savait reconnaître tes sensations d'aujourd'hui.

Méditation ordinaire

Musique, le soir étirait la ramure de l'encens, le solitaire parlant à la maisonnée. L'obscurité sereine avait envahi jusqu'aux baies et la lampe éclairait. Et le souffle s'était rendu conscient sur la lèvre, à fleur de narine. Tu ne le quittais pas, entrant, sortant, entrant encor là et s'exhalant, fécond signe frais.

En toi s'apaisaient les pensées, les «sentis». Quand l'un d'eux montait à la conscience, il te suffisait de le percevoir, fugace apparition, pour que celle-ci se dissolve dans l'espace. Et l'espace même s'était fait spacieux, vide augurai derrière le voile dense du monde.

L'éveil, à chaque respir, se déployait. Il était en toi qui méditais, assis au bord du coussin de coton. Le figuier banyan était tes poumons d'or. Il serait un jour le langage des mondes, à moins qu'il ne fût une graine d'harmonie. Assis en triangle, l'air flûté pulsait, de plus en plus léger, par tes narines rondes, espace à donner. L'osmose qui t'unissait était chaque seconde renouvelée, centration progressive de l'esprit stabilisé. Une graine d'éveil pouvait éclore, étrangère aux yeux tournés vers le dehors. Elle serait bientôt fleur.

Seuil

Tu voulais danser la vie. Etre l'orée de ce nouveau temps. Tu souhaitais cette beauté qui habillait ta prédilection. Et te voilà voyageur. Frémissant fou de ces plages. Frissonnant mendiant de ces

rondes.

Il était une fois le seuil et son gardien. La porte vers l'autre côté de ce monde. Assis en tailleur tu attendais ce déclic qui pousserait ta volonté vers l'ailleurs. Rien n'arrivait et tu pleurais. Désolé de ta splendeur. Des chevaux s'étaient cabrés et des cloches sonnaient encor. Des marteaux pilonnaient les rues de ton corps. Un salaire de la peur tombait tous les mois. Et les femmes en couches haletaient dans ta chambre. Abandonné de l'Eden tu coulais dans la forme, béton de tes peines... Le seuil attendait ta douceur. Tu attendais toi-même que tu passes, écureuil, vers ce monde, pour l'hiver. Et tout retenait son souffle. Irais-tu au-delà ?

Samadhi

Espace, respir. Une voix s'élève. Un espace vibre. Ta lèvre se clôt, ton dos se tend, ivre de toucher le ciel. Et ton corps s'apaise, paisible destrier. Une voix qui te dit : ceci est pensée, cela est souvenir, à gauche un désir, à droite une peur. Tes névroses se dissolvent dans l'espace qui t'efface. Il ne reste de toi sur le tapis blanc qu'une rose, qu'une fragrance; les étoiles déjà brillent, et l'or monte dans le canal du midi.

Miel des anges, le flot déborde, et s'élève, fugaces nappes de lumière. Tu es devenu le lac où rutilent les rides du samadhi. Tu es devenu vide et le monde s'effondre. L'espace s'est fait spacieux. Les horloges s'arrêtent. Les moteurs stoppent, les heures se font battement d'ailes

du papillon et la conscience elle même renonce. Tu deviens éternité et la pensée même s'est tue.

Ta course cesse, tes yeux se confondent avec une goutte de beauté, éternelle graine qui jamais ne se brise. Mi-rouge, mi-blanche, elle va où le vent des galaxies la porte, elle danse là où le roi de la Danse l'invite. Un pas, un battement de ses cils. Un sourire des Amis blancs, et tu es parti vers ce toi-même qui sommeillait encor, vers ce la qui vibre. Diapason de joie, tu es harmonique et voyelle. Tu es la trame des sols. Il te faut revenir au monde de glaise, aux terres d'argile, les féconder de tes yeux lavés. Il te faut poser la beauté qui t'éleva et rendre ici ce qui te fut donné là, où tout cesse et se réalise, où le cri se fait silence, méditation ordinaire tissée d'émeraude.

Tôlans

Une méditation a empli « l'ici et le maintenant ». L'or du soi qui bouge, au monde intérieur t'enlace. Le vide se répand là où coule l'air qui inspire, en ta poitrine qui s'ouvre - colombe. Et tu te résous en lumière, te fonds en elle - Impalpable aux yeux d'azur.

Puis, alors que le souffle s'expire, se répand la plénitude. Elle diffuse ses volutes, conscience soigneuse de l'hôte qui la respira, tissée de bonté. Et ce souffle qui s'exhale, amical, parmi les plantes, les fruits et les rochers bénissants de ce monde, va féconder chaque être de sa brise d'or, du diamant apaisé de son eau.

Et toi qui respirez, disparais progressivement, dissout dans l'air

bruisant, des doigts de tes pieds solides jusqu'au cheveu ondoyant de ta tête. Tu t'effaces en l'énergie de l'espace qui s'ouvre, tournoyant véhicule du présent.

Cette méditation ouvre sur des porches, têtards magnifiques, que gardent de leur zèle des serviteurs ailés. Des petites portes, et des grandes, qui donnent sur des mondes, des plans de vie où se chérissent d'autres êtres, où blanchissent d'autres cimes diaprées de lumière subtile.

Car le vide qui t'absorbe quand tu t'éveilles à son anneau d'or est seuil que garde l'ange - et que les pensées masquaient.

Si tu les regardes défiler et se dissoudre, brouillards que le vent de la douceur disperse, l'anneau sacré du seuil t'apparaît, nu sous le firmament de l'Insaisissable, regard si léger qu'il est tourné en dedans, comme la plume lorsqu'elle s'endort sous l'aile de l'oiselet.

Cette fusion t'appelle vers l'oxygène de l'Étant, vers l'ivresse des cimes, l'air euphorisant des glaciers bénéfiques où bleussent les comètes Et si tu sors de la méditation tu garderas, en toi, l'empreinte délicate de l'instant qui t'adonne de sa marque bienveillante, simple comme la pluie, aimable beau temps.

Au centre du silence repose un mystère. Comme au bord de l'eau qui passe vit le poisson patient qui, un jour, renaîtra homme, créateur des rivières du manifesté.

Energie

Foudre et silence. L'herbe croît sous la poussée d'un désir. Croix tissée d'émeraude et ton coeur qui réchauffe ton corps. Passage et seuil, tes sens se saisissent de toi. Ciment qui fige la reconnaissance et les lois.

Ta vision est faite de ces génies qui prennent vie en ton regard, de ces dévas du vent, de ces dralas complices. Tu voulais devenir quelqu'un et te voilà quelque chose. Objet sans désir qu'une conscience habite parfois. Tu voulais grandir parmi les ronces et les roses et te voilà souffle qui s'exhale.

Il n'y a plus de toi et ta maison s'est faite corps que l'on dépose. Il n'est plus de parole mais le choix de se taire et d'écouter parler le temps. Les arbres poussent aussi la nuit et les graines choisissent la lumière. Les loups savent aussi sourire de leurs pupilles d'or.

L'énergie n'a ni lieu ni temps. Elle est provende, ce qui soutient la vie et les mondes. Ce qui aime avant toute chose.

Stopper le monde

Étincelle, rive des ans, flamme. Vigile de cette nuit. Âtre qui festoie. Il est des sigles inconnus aux lecteurs et des codes qui étonnent les déchiffreurs. Il est des secondes qui se dévoilent et des êtres qui s'étoilent.

Un «pourquoi» avait touché le sol. Un germe croissait, insouciant,

dans l'automne. Et tes yeux de soie regardaient Qui étais-tu dans les rêves ? Une étincelle avait flashé, diapason qui vibrait. Une durée s'était faite frivole et «maintenant» avait tout arrêté. Il est ainsi des heures propices. Des instants à bénir. Il est des rires qui s'envolent. Et des clichés qui révèlent l'aurore.

Une inconstance sur le lac, un partage. Un cri de soi, et c'en fut fait de tes délices. Une foi, une minute de douceur. Un cri qui pulse et le marbre rose qui s'expose. Matinée unique où l'homme est lancé dans le vide et traverse les mondes. Une présence où le visage apparaît.

Une aube se lève, un espace se dévoile et la peur qui prenait cède à l'orage. Un dièse sur la tempe. Une oreille. Une conscience s'éveille à d'autres sons invisibles, à d'autres images, à d'autres confins.

Un « pourquoi pas » résonne...

Ânanda tisse ses rêves d'idéal.

Il aspire à délivrer les êtres ici et ailleurs. Et c'est l'or de son feu.

LIVRE IV

Mary conduisait sa vieille Austin sur l'étroite Sky-road. La « route du ciel » contournait le village de Clifden. Elle longeait les hautes falaises du Conemara et surplombait l'océan. Les flotteurs blancs des fermes à saumons étaient le dernier signe de présence humaine à la surface de l'Atlantique. *Mary* était émue ; surplombant ces rochers usés par les marées, se découvrait à la vue la maisonnette qu'elle venait d'acquérir. Elle gara son véhicule. *Mary* restait à l'intérieur de l'habitacle. Elle savait que sa nouvelle vie attendait à quelques inches de là. Lorsqu'elle sortirait de la voiture, à la carrosserie corrodée par l'air marin d'Irlande, lorsqu'elle marcherait jusqu'à cette demeure exposée au vent, elle échangerait ses souvenirs contre une existence qu'elle avait désirée et qui lui restait à découvrir. Elle voulait mettre un peu d'ordre dans les sentiments qui montaient à sa mémoire par la brèche qui s'ouvrait entre le passé et l'avenir. Son histoire était pourtant simple. *Mary Kennedy* avait passé sa vie à Galway, à quelques dizaines de miles de ce bout du monde. Avec ses économies elle venait d'acheter cette villa humide dont les héritiers se désintéressaient. Le site sauvage de l'habitation exerçait sur la nouvelle propriétaire une fascination irrésistible. Dernier village à l'ouest de l'Europe, c'est à l'horizon de Clifden que le soleil s'engloutissait chaque soir. Mouillée par les embruns et secouée par les vents, cette bicoque valait le trésor du Graal aux yeux de *Mary*, qui aspirait à se régénérer dans la solitude, près du ciel. *Mary* voulait faire

retraite, contempler l'existence au fond des yeux. Il y a longtemps déjà, déçue par le spectacle de la société, elle avait fait cette promesse à elle-même, et ce vœu s'accomplissait. Il lui semblait, en cet instant, que ce lieu était parfait dans son isolement absolu, dans son camaïeu de bleu et de gris. Elle avait l'impression d'être l'iris de ce jardin intérieur qu'elle entendait enfin cultiver.

Mary s'adossa plus confortablement au siège de l'Austin et ferma les paupières. Elle se revoyait, il y a quelques années, quand elle exerçait encore le métier d'institutrice. Le cours de géographie : elle montrait à ses élèves le Conemara irlandais sur la carte accrochée au tableau noir. Et son imagination l'emportait elle faisait l'école à ses « chères têtes rousses ». Elle les avait aimées et les enfants avaient répondu à son affection. Ils avaient grandi loin de ses leçons de choses. La ville et l'usine avaient effacé la magie de leurs regards d'écoliers.

Elle revenait en arrière afin de faire dialoguer hier avec aujourd'hui, elle tissait à nouveau ses souvenirs. Elle revoyait ses élèves dans la salle de classe, leur montrait l'emplacement de son « nid d'aigle » sur la mappemonde, en pointant avec sa baguette, aux confins occidentaux de l'Europe, l'endroit où la terre cédait à l'Océan. C'était au bout d'une route sinueuse comme un chemin de vie, c'était ici. Déjà Mary quittait sa rêverie. Il lui fallait sortir de l'Austin. Il fallait conclure maintenant son passé, aller vers sa nouvelle maison, entrer dans sa nouvelle existence. La portière avait claqué. Mary arrivait devant le

seuil salpêtré. Avec émotion, elle fit tourner la vieille clef dans la serrure. Elle poussa la porte à la peinture écaillée. « My Lord ! », s'écria-t-elle tout était couvert de poussière. Cela faisait des années que la maisonnette était inhabitée. Elle se prit à explorer les quelques pièces qui sentaient l'humidité.

Dans une armoire vermoulue il y avait une pile de vêtements mités, d'une mode surannée. C'est entre un pull-over de grosse laine et une paire de pantalons en toile de marin qu'elle trouva le carnet. Il manquait une partie de la couverture à ce volume recouvert de carton bleu, aux feuilles jaunies dont une partie avait été arrachée. L'auteur avait calligraphié sur la première page, aujourd'hui défraîchie : le Carnet de Nuit et avait signé Ànanda. Un nom qui évoqua à Mary une lecture sur l'Orient, mais elle ne sut en retrouver le souvenir.

Elle laissait le bruit des vagues, le souffle du vent sur les ardoises rythmer sa lecture et choisir l'instant de tourner les pages. Les mots racontaient un monde qu'elle venait de quitter. Ils parlaient d'un univers rendu à la fois lointain par les vrombissements de l'autan et étrangement proche par la présence, au pied de la maison, des flots qui effaçaient les abîmes entre les continents du globe. Elle épousseta une chaise de la cuisine et se mit, avec fébrilité, à lire ces pages qui attendaient patiemment la main et les yeux qui les ouvriraient, à lire ces pages venues de la nuit.

LE CARNET DE NUIT

Tu es appelé vers la réalisation de ce rêve, de cet idéal.

Car ce que tu aimes en lui est la flamme qui éclaire...

Bacchanales tristes

Quand la jeunesse se retourne sur le seuil d'éveil, que se passe-t-il ? Sa nature délicate et joyeuse, sa fraîcheur, son regard clair, se muent en leur opposé. Et la fête devient moins légère, et l'hiver revient au seuil déserté.

L'âge tendre tend à s'inverser dans le monde plus hostile que nous lui avons fait. Il tend à renoncer à son idéal, c'est-à-dire à la nature même de ses ans. C'est à quinze ans que l'on porte le monde comme une oriflamme.

Notre génération délicate se veut amère et solitaire, passive. Nous avons bouché les fenêtres de son éveil. Nous avons laissé les ronces pousser sur les sentiers, parfumés de noisetier, de la mélodie intérieure. Nous avons, nous adultes, professeurs, omis d'enseigner ce qui est noble, beau et pur. Nous avons offert à sa place des pacotilles,

des abstractions, des mots stériles.

Et le résultat est alarmant. Une défaite de l'esprit, plus profonde que nous pouvions le craindre. Oui, la jeunesse ne peut plus s'épanouir librement par les fleurs que nous avons desséchées sous la bourrasque de ce conformisme, le dieu Matière, dans les devoirs copieux.

Elle ne peut plus s'épanouir en fleurs. Celles-ci restent à l'état de boutons, et durcissent. Mais où se fait la floraison qui appelle ? Où la fièvre d'éclorre se manifeste-t-elle ? Où la vie se glisse-t-elle pour survivre ? Il faut bien l'écrire, et il est temps de faire quelque chose pour changer cela.

L'adolescence d'aujourd'hui tend à fleurir par les racines. Elles foisonnent et, cachées dans l'ombre de l'être, prolifèrent dans son obscurité. La plante à qui on a fermé le jour verra la nuit. Elle se contentera de sensations, au lieu de soleil, elle mangera l'électricité, les décibels. La chaleur des boîtes closes. De légère notre jeunesse s'est faite lourde racine qui s'éveille. Mais elle ne pousse pas comme une fleur. Et, au lieu de la rose à peine éclosée, c'est un tubercule qui tend ses radicelles. Oui, notre jeunesse se fait pomme de terre, à l'image des frites qu'elle affectionne. Elle se fait placide, remplie d'eau et de glucide, féculente et molle. Mais longue à cuire et coriace. Sa peau est grise et son cœur blanchâtre. Elle s'enfonce avec vigueur dans le sol qui l'appelle, mieux que dans le ciel que nous fermâmes à ses désirs. Elle fouille ce terreau de ses antennes. Et si les blousons noirs fleurissent, si les cheveux se hérissent, si les tatouages se posent

sur les murs et les piercings sur les corps, c'est que l'obscurité gagne sur la lumière. Car les corolles sont faites pour s'épanouir. Elles ne peuvent indéfiniment rester en terre à fouiller l'humus comme des taupes. Les fleurs s'enracinent à peine aux grains de terre pour regarder toujours plus haut. Nos prochains, aujourd'hui, s'enracinent à peine au ciel et plongent, la tête en bas, vers ce néant qui les aspire. Nous pouvons le reconnaître. Il est temps et le gâchis est déjà durable, comme celui que nous avons fait en arrachant tant d'arbres de nos forêts et en profanant tant de plantes. Nous avons fait à la jeunesse ce que nous fîmes à la nature. Nous l'avons dressée et trahie. Et cette génération qui vient est comme notre mère la nature. Elle nous nourrit. C'est d'elle que nous tirons le monde qui nous échoit. Paradoxe, la jeune génération est, telle notre mère la Terre, ce qui prépare notre avenir parmi les humains. Et ce que nous lui faisons par ignorance, elle nous le rend un jour, devenus les parents qui engendreront à leur tour. Oui, secrètement, l'adolescence est nourricière. Et si elle fonce vers l'abîme avec sérénité, c'est qu'elle sait que nous en assumerons avec elle les conséquences.

Si des fleurs superbes éclosent aujourd'hui, à côté des racines révoltées et des placides pommes de terre, c'est que des âmes exquisent veulent guérir ce que nous avons laissé faire. Des corolles s'ouvrent aujourd'hui dans le jardin saccagé. Elles ne craignent pas l'absence de valeurs, de pensée. Elles viennent pousser là où on ne les attend pas. Dans la pauvreté ou ailleurs. Des jasmins attirés par le labeur qui s'annonce. Il est bon d'éveiller ce monde, d'éviter qu'il ne bascule

selon les lois du devenir. On peut déjà sentir leurs parfums précieux. Une civilisation veut s'épanouir sur les souvenirs de l'ancienne. Et plus l'humanité en général tend à s'égarer, plus se trouve cette minorité impeccable qui prie pour l'éveil de tous. Dans le jardin saccagé, une floraison se fait. Elle a résisté aux pesticides, aux désherbants. Elle témoigne, insolente et fragile, de la paix qui ne s'oublie pas. Elle nous rappelle, cette fraîche éclosion, la nature humaine en plénitude. Elle est présente au monde pour lui garder son projet, et préparer son ère.

Humanité à l'agonie

La toile d'araignée attache au monde les êtres d'azur. Ces désirs qu'on laisse se tisser collent à la peau. Notre conscience s'englué dans les mémoires, dans les formations mentales qui l'agitent d'une vie inutile. Il y a cet enchaînement au monde qui saisit même les plus fiers. Et l'humanité est attirée vers l'abîme par le vent de la mort de la pensée. Cette obscurité est la négation de l'esprit qui se voile à peine de chair, l'ennemie du pionnier subtil qui expérimente la densité de la terre. Les générations qui inscrivent leurs rêves sur le clavier du devenir se flétrissent dans le carré de l'ennui. Dans la prose des publicités et des machines. La poussière recouvre les flots bleus. Que l'écume pure se

tache de glaise, et l'être translucide pleure. Il ne peut sortir de sa maison de cristal car il serait sali par la nuit dans la nuit. Il attend que les hommes relèvent le regard des cadrans de l'engloutisseur des rêves. Il attend que les logiciels aient craqué sous la poussée du chêne vert. Il espère l'été de nos rêves.

Et ce soir sans étoile, le beau est raillé comme un disque sans prix. Les esprits doivent se cacher, s'exiler secrètement, parfois en eux-mêmes, pour resplendir. Il n'y a plus de poésie, et déjà plus de littérature. Il n'y a plus de douceur, vois-tu, dans les peintures. Les chansons sont devenues métalliques. L'architecture, sans mesure. L'art, en plastique. Les écoles pourraient devenir des séchoirs où l'on abandonne ce qui reste de vie chez des enfants affaiblis par les supermarchés de l'inutile. Elles pourraient se révéler des éteignoirs pour des êtres sans avenir. On y taille dans les rêves, dans la beauté, avec des dogmes conceptuels. Notre prochain est en train de geindre dans les casernes du savoir, ne l'entends-tu ? Les programmes obligatoires pourraient constituer un foin sec que l'on fait ruminer dans cette mangeoire où l'eau vive ne coule plus.

Bien que nul ne connaisse l'avenir, on peut craindre qu'un projet totalitaire ne puisse se nourrir de ce sommeil des regards, de ce renoncement au droit de rêver et de penser par soi-même.

Lisse et sophistiqué, pourrait-il envahir les organisations stériles comme certains laboratoires ?

Les êtres ne peuvent mûrir en étant maintenus hors du pré de la vie. Leurs existences sont éparpillées par l'agitation urbaine. Leurs facultés de concentration sont dispersées par des médias tous azimuts. Les consciences parcellisées ne peuvent plus s'élever au-dessus des émissions qui absorbent des millions de regards dans un tourbillon d'émotions perturbatrices.

Notre jeunesse est comme un bétail attaché à l'étable automatique du consommer et du produire. On lui tolère un corps, parce qu'il est une prison où on la garde à vue.

Les adultes s'épuisent de leur énergie dans des bureaux sans soleil. Quand ils s'en sont affaiblis, ils se livrent au chômage, aux spécialistes des loteries et du télé-achat. C'est le bonheur collectif, le meilleur des mondes possibles. Il est conseillé d'applaudir. Bientôt, si chacun reste endormi, ce sera le bonheur «à l'européenne» et chacun devra, en outre, dire qu'il l'a choisi.

La vie est en train de mourir, ce sont des soubresauts d'agonie. Ceci est un cri qui ne pourra longtemps s'éterniser. Fugace avertissement que la nuit lance à la nuit. Fugace présage d'une terreur révélée. Humanité à l'agonie.

Ville malade

On la disait belle et elle était malade. Les voyageurs venaient y flâner de très loin pour respirer sa beauté, mais ils humaient aussi sa souffrance. Car la capitale de lumière était à l'agonie et ne rayonnait plus, immense, de la flamme.

Oh, il y avait des rues joyeuses, des espaces majestueux, des voûtes célèbres. Il y avait tout cela. Mais dans les tunnels où courent les fils électriques et où vrombissent les trains, le cancer avait posé jusqu'à ses graffitis noirs, cris obscurs. La ville s'était tatouée de souffrance ; en ses recoins sensibles, de jeunes mains, vieilles âmes, avaient projeté leur blessure. Et la peinture en bombe étalait les escarres de la cité qui respirait, vagabonde, dans l'halètement d'une pneumonie.

L'eau était sale, on le savait, et on ne pouvait plus depuis longtemps pêcher dans le fleuve chargé de boues. Mais les ponts de pierre étant toujours là, on voulait oublier ce flot brun qui aurait pu être cristal.

Et surtout il y avait cette fatigue qui pesait sur les épaules de tous les êtres qui travaillent. Harassés, ils n'ouvraient même plus la bouche dans les rames ferrées qui les ramenaient chez eux le soir. Certains devaient passer des heures dans cette marée humaine, avant de trouver l'espoir d'une maison claire, d'un repas qui les attendrait. Car la santé d'une ville se voit au sourire de ses habitants. Et ici la souffrance le cachait sous les visages las.

Les églises étaient devenues des lieux secs, stériles comme ces

bénitiers dans lesquels on négligeait parfois de remettre de l'eau. Dans certaines églises ne restait au fond de la coupe de pierre qu'un peu de boue. Et la musique enregistrée avait transformé ces voûtes en supermarchés de l'inutile. Lieux de vagabondage pour touristes. Certaines étaient désertes et vibraient de la charge des siècles. Car le passé, s'il parle le langage de la beauté des stèles, dit aussi la désaffection dans laquelle sont tombés nos ancêtres. Il n'y a pas que du bon qui nous en vient. La lie d'un millénaire repose sous les arcs désertés de la foi.

Les platanes étaient malades le long des avenues. Ils étaient sauvagement taillés. Les chiens s'étaient multipliés sur les trottoirs, espèce qui remplaçait les enfants. L'air était vicié le soir de tant de voitures qui attendaient leur passage au carrefour. Et, la nuit, de sinistres rues prêtaient leur anonymat à d'étranges ballets. De l'Opéra au Châtelet un ruban de macadam devenait sauvage. Des femmes sans avenir offraient un flash de désir à des hommes affamés d'amour. Une étrange fièvre saisissait la ville.

Pourtant son orgueil était intact et les lumières artificielles illuminaient les édifices. Ses citoyens ne voulaient pas qu'on parle de sa misère car ils s'en sentaient complices.

Un non-dit pesant troublait ces êtres actifs qui donnaient le meilleur d'eux-mêmes dans le travail. Et les corporations de l'argent fleurissaient, dans les tours de verre et de fer. Les corporations du

pouvoir étalaient leur privilège dans ce désert du coeur.

Des valeurs artificielles remplaçaient peu à peu les valeurs douces qui, en France, avaient fondé une nation de tempérance. L'exemple était donné et il faudrait en assumer les conséquences ailleurs. La vie s'était teintée d'autre chose qui allait fluer dans les artères du pays. On ne parlait pas de cela. L'essentiel était devenu tabou et il fallait être superficiel pour être entendu. Les maux résidaient déjà dans l'esprit avant d'être dans le corps de la cité. Depuis longtemps déjà, la ville était malade de ses hommes et les hommes malades de leur ville.

En dessous du rouge

Le monde est beau. Il s'étend du violet en haut au rouge en bas, qui sont comme les bornes visibles de notre royaume. Et l'arc-en-ciel n'est rien de moins qu'une cathédrale. Mais il y a d'autres mondes possibles. Et la quête humaine l'emmène vers la prédilection qu'elle accepte. C'est notre liberté. L'Europe se prépare à d'autres drames si elle oublie de se spiritualiser. Ces mots, bien sûr, sont à comprendre avec nuance. Mais c'est vrai, aujourd'hui l'épée est toujours au-dessus de nos têtes. L'Europe est attirée par une forme actuelle de matérialisme où grouillent des désirs accélérés par un univers de

machines. Le plus court chemin qu'on a trouvé pour accomplir le plus vite possible nos désirs de matière, nos désirs d'incarnation. Tout, tout de suite.

Tout, c'est-à-dire nos rêves de choses, nos gadgets et nos sports, nos corps sublimés et nos poses, notre univers artificiel, le cinéma qu'on se fait, qu'on achète compact, prêt à être irradié aux micro-ondes. Ça grouille dans nos coeurs, hypermarchés de l'inutile. Egos, gogos. Et tout de suite, grâce à l'électronique, aux matières synthétiques, aux désherbants de nos pelouses subtiles, peut-être aux «cyborgs», si la Terre y résiste. Une planète électrifiée et chimique qui marche toute seule. Presse-bouton, presse-citron. Les peuples industrialisés vivent de plus en plus vite, comme des souris de laboratoire qui courent dans des cages de plus en plus petites.

Si le monde manifesté de l'humanité s'étend du violet en haut au rouge en bas, imagine qu'il y ait aussi d'autres univers en dessous. Et qu'on franchisse ces seuils. Les mondes aux couleurs impures seraient là. Vibrations plus denses. Imagine que l'on descende vers des niveaux de manifestation où le rouge se teinte de bruns, d'ocres sales, de gris. Des espaces aux couleurs ternes, comme nos surfaces métallisées, comme les façades de nos murs de cités, comme les fumées de nos usines, comme nos écrans de télé. Imagine que l'humanité s'y retrouve coincée à son propre piège. Empêtrée dans la glu de désirs lourds. Dans ces mondes il n'y aurait pas beaucoup de

liberté, pas beaucoup de bonheur à vivre. On s'y ennuerait dans des appartements exigus, des couloirs. Et dans ces clapiers on serait attaché par tout ce qui pèse sur nos âmes. Après la frénésie viendraient les univers dépotoirs de nos passions désarmées. Et il faudrait purger là nos destins désoeuvrés. Il faudrait attendre de sortir de ces trous, où l'humanité aurait plongé, croyant s'élever. Notre dispersion n'est-elle pas en train d'engouffrer notre projet?

Ce béton qui blesse nos rêves

Une banlieue de mites claires. Soif des enfants de la ville, capsulée dans le fer jusqu'à ses dents de lait. Les enfants sont des fauves au royaume des H.L.M. Ils deviennent sauvages Huns, austères mercenaires. Culture nourrie d'abstraction, de chips, de sandwiches et de télévision. Blessée par le béton qui encage les rêves et scelle les lèvres. Une absence de vie, une vibration lourde, un cri qui ne peut résonner dans la nuit, retenu par la paroi grise. La banlieue qui mange nos champs, affaiblit nos coeurs. La banlieue qui les enterre, voile leur douceur.

Le béton a séparé les familles qu'il a coupées en l'exigu de ses appartements. Il a effacé le jardin en maintenant les êtres suspendus. Il a éteint le rire en devenant opacité. Il a fermé nos horizons de ses

barres grises. Le béton est ennemi des laboureurs de la terre, des musiciens, des peintres, des amants. Il ne peut répondre à ce qui vibre, à ce qui aime, à ce qui rayonne. Il est poussière sur châssis de fer. Imagine que toute cette poussière dégringole des buildings. Il resterait la rouille sous les eaux de pluie. Il resterait des carcasses carrées. Le monde d'ennui que signe le ciment est celui de la raison du plus fort. Car qui a le pouvoir d'encager, sinon celui qui vit dans une cage mentale plus étroite encor ? A quand le réveil ? A quand les regards qui rendront à la poussière ce qui appartient à la poussière ? Quand les enfants abandonneront-ils ces clapiers comme leurs frères aînés rompirent le mur de Berlin, leur ville ?

Il faut nous rendre à l'évidence, le béton signe les régimes de fer, tout comme il le recèle en son sein. Le béton est aimé des dictateurs qui en parsèment leurs villes. Ceaucescu, Mao, Staline aimaient bien ces gros pavés qui figent les âmes, qui abêtissent de leur prose la poésie des êtres qui s'éveillent. Les dictatures se sentent à l'aise fermées dans un bunker et enterrées à l'abri du soleil. Et nos banlieues en sont l'excroissance audacieuse vers le ciel. L'homme taupe se tapit derrière l'opaque.

À quand la colère des enfants du silence sur les murs de la honte ? A quand le retour à la poussière des murs de poussière, pour qu'éclore autre chose ?

À quand l'exil des tours ? Quand se briseront leurs glaces d'elles-mêmes ? Quand s'effacera leur insolence ?

Des vergers sont arrachés pour des bétonnières raffinées que scellent les promoteurs... Il faudra attendre que les pommiers repoussent à travers la dalle, qu'ils la fassent éclater, pour refleurir et porter de nouveaux fruits.

Cambrioleurs

Sache reconnaître les cambrioleurs de la vie. Leur sourire est de glace, sucre qui se fige. Leur main est un reptile. Et leur voix, un aigre-doux vibratile. Sache que ta candeur ne te protège pas et qu'ils jouent. Sache qu'ils puisent à ta source sans respect pour l'essence dont elle émane. Réveille ton regard !

Tu n'as pas à laisser la victoire à celui qui saisit ton trésor. Tu ne peux laisser défaire ainsi tes jours. Aie un peu de compassion pour toi et tu verras que les pirates du quotidien ne font pas de quartier. Apprends à reconnaître les sourires tout prêts. Ceux des affiches, des slogans, des causes toutes faites. Ceux qui voudraient t'y attacher. Dévoile ces «amis» qui veulent ton énergie. Car il en est qui prennent ton existence sans te le dire. Tu n'as pas à être la carpe du monde, mais la barque de bois qui assure la traversée vers l'autre rive à d'autres passagers. Si ton devoir est d'aider, tu ne peux te laisser enlacer par

l'ignorance. Toutes les invitations ne sont pas désintéressées.

Tu peux relever la tête et regarder le ciel dignement. C'est à ce prix, qu'un jour, tu pourras aider ceux qui n'ont pas d'égard aujourd'hui pour ta prédilection. N'hésite pas à les regarder dans les yeux et à dire: « Désolé, ce n'est pas souhaitable ». Garde le temps et l'espace qui te sont accordés pour de meilleurs usages. D'autres priorités t'appellent et tu ne peux pas les donner à tout le monde.

Le pacte de paix est déjà délivrance. La douceur de la respiration, bénédiction. Tes heures appellent une présence nouvelle, un clin d'oeil éternel aux amis innombrables.

LIVRE V

Rien ne pouvait plus étonner *Per Alting*, du moins le croyait-il. Éditeur de poésie New Age à Reykjavik, il recevait des visiteurs insolites, des manuscrits de toutes sortes. Il avait publié ces auteurs qui proposaient de pacifier le monde «en faisant éclater à sa face une bombe d'amour ». Ces mots avaient contribué à faire évoluer la notion de religion. Puis, lorsqu'ils avaient rempli cette mission, après quelques années, les mêmes termes se révélaient subtilement dualistes. Les lecteurs s'étaient ouverts, les vocables étaient restés les mêmes. Ces ouvrages témoignaient d'une vision d'autres mondes en les présentant comme des réalités tangibles, de nouveaux objets d'attachement.

Il se rappelait des résumés qu'il avait rédigés pour la quatrième de couverture des livres : «Un témoignage poignant raconté avec émotion ». Ses propres qualificatifs traduisaient le manque de distance, l'enchaînement subtil à de nouvelles illusions par l'attraction et le rejet. Et aujourd'hui l'expérience s'approfondissait chez les êtres. Il fallait dépasser l'attachement émotionnel à la beauté des autres mondes, à la grandeur de cette quête, pour enseigner comment progressivement délaissier les idoles nouvelles qui venaient en la conscience des lecteurs remplacer les anciennes.

Alting avait aussi publié les Channels. Par leur médiumnité ils recevaient l'effusion d'entités spirituelles s'exprimant par leur

conscience. Parmi eux, des jeunes en particulier, transcrivaient des textes splendides. Alting avait l'impression que les anges soufflaient leurs mots de miel aux oreilles de ces scribes. Ceux-ci étaient confrontés à la difficulté d'assumer cette nouvelle expression sans avoir de modèle. Il avait bien souvent rassuré, encouragé ces prophètes en herbe qui avaient besoin de confiance et de connaissances pour mieux comprendre ce qu'ils vivaient. D'autres, plus opportunistes et moins innocents, étaient, comme il se plaisait à le souligner d'un euphémisme, « médiateurs de l'ordinaire ». Il y avait les « réincarnations célèbres » qui le faisaient sourire. Dans la même semaine il avait croisé deux réincarnations de Néfertiti. Il avait renoncé à les présenter l'une à l'autre. Celle de Moïse portait des jeans Levi-Strauss, et le nouveau Totmès III, un projet d'école initiatique.

Ce qui l'amusait le plus était les groupes. Car l'individu a le sens du ridicule. Mais dans les cercles l'hystérie gagne comme le feu aux poudres. Il avait reçu « la » famille de Jésus reconstituée au grand complet - Judas n'avait pas été oublié. Elle écrivait sa bible du nouvel âge. Elle était venue en minibus. Mais il y avait pléthore des ces évangiles de la platitude.

Il y avait les prêtresses atlantes, des femmes énergiques. Très en vogue depuis quelques années. Le manuscrit de l'une d'elles, qu'Alting avait trouvé un matin sur le pas de sa porte, racontait en détail les chaudes nuits unissant la vestale et un irrésistible

envahisseur de l'Atlantide. Spécialiste en arts martiaux, elle cassait la figure aux mauvais garçons des discothèques d'avant le Déluge. Tout se terminait dans un cataclysme. Cela l'avait diverti au point qu'il l'avait édité sous le titre évocateur Par le Grand Yazoo. Pour rendre cet énigmatique Yazoo plus réaliste il avait choisi comme première de couverture un vieillard à barbe blanche, au regard hiératique. Le plus étonnant était que ce livre avait trouvé un public. Pour cette raison Per Alting pensait désormais n'être surpris par rien.

Il ne regrettait pas l'époque hippie et ses gurus en robe blanche. Mais il ne les mettait pas à la retraite comme c'était désormais la nouvelle règle du jeu. Ces maîtres «démodés» possédaient pourtant une discipline personnelle et un sens de leur cheminement. Ils avaient suivi une formation spirituelle sérieuse à partir de laquelle ils avaient développé leur vision. Alting voyait bien les aléas de cette mode qui faisait peu de cas de l'instructeur au nom d'une démocratisation de l'extase. Il savait qu'on progresse difficilement sans discipline. « Le maître est précieux à l'élève », disait-il souvent.

Il n'aurait pas pris la permission d'écrire, comme le faisaient ses auteurs, que c'était « la fin des maîtres » et qu'il ne fallait compter que sur « l'école de la vie ». Il se savait redevable de « l'ami spirituel » qui était digne du nom de maître... À l'heure de l'individualisme on acceptait difficilement d'être instruit.

Aujourd'hui il était sollicité par tous ces gens qui s'éveillaient. Il se demandait parfois s'ils ne rêvaient pas simplement un autre rêve. Des personnes lisaient et se sentaient le devoir d'écrire. Ils avaient si bien compris la pensée positive qu'ils ne voulaient plus baisser les yeux mais prendre la parole. Per Alting ne savait pas réagir à cette vague. Et il n'était pas non plus devenu cynique. Il se demandait quand il quitterait ce supermarché spirituel où chacun faisait son shopping en papillonnant avec son Caddie, croyant partir pour un pique-nique cérébral. Sans avoir pris la peine de voir la nature relative de ses attachements, de ses émotions, de ses coups de coeur. Ils fonçaient vers le cosmique y gober une belle idole, glace à la vanille, pour vite nourrir leur appétit de sacré, dessert aromatisé de spirituel, tranquillisant galactique. «Cela ne peut pas leur faire de mal », se disait-il, « et même cela leur fait du bien ». C'était une étape utile. Et en plus c'étaient les meilleurs clients.

«Extirper l'esprit de conquête du coeur des hommes », disait un livre qu'il aimait. On commercialisait pourtant la plupart des ouvrages New Age avec les techniques de séduction du marketing. «N'est-ce pas une conquête de plus ? », se demandait Alting.

Les consommateurs de stages cherchaient la paix intérieure avec une grande fébrilité. Il fallait tout, à moi, tout de suite. Comme pour des vacances sur catalogue. On trouverait bientôt des agences de tourisme spirituel à Shambhala. Au programme du voyage astral organisé, il y

aurait le spectacle son et lumière folklorique, avant leur retour vers le quotidien et vers la grisaille.

Alting, même s'il se sentait attristé par cette foule branchée sur les cartes postales multicolores du nouvel âge, gardait le sens de l'humour dans ce milieu où chacun prenait des airs pénétrés de spiritualité pour mastiquer son riz complet. Et il essayait toujours de les aider au mieux. Parfois en leur offrant un reflet d'eux-mêmes, lorsqu'il le pensait utile.

C'est durant cette période d'interrogations qu'arriva, de curieuse manière, le manuscrit. Ce jour-là, à l'heure du lunch, il était allé manger un hamburger végétarien chez Mad Donaldus. Sous la boîte en carton recyclé de son Bio-Mad se trouvait un objet plat. C'était une diskette informatique jaune sans étiquette. Il avait d'abord cru à un cadeau du menu troisième âge. Puis, réalisant l'incongruité de cette idée, il l'avait portée au comptoir, pensant que l'employé l'avait mise sur son plateau par erreur. Il n'en était rien. Ni l'équipier, ni son manager, ne savaient d'où pouvait venir cette diskette. Sa curiosité s'était éveillée. Ne disposant pas d'un ordinateur au standard trois pouces et demi, il l'avait portée chez un fournisseur, Mikro-Dezign, un des meilleurs cabinets de graphistes d'Islande.

On ouvrit sa diskette. C'était un document Macintosh sous traitement de texte Worker. Il avait pour titre : les Transes Verseau et pour signature Terra Nova. Pas d'adresse, ni de message. La moitié du fichier comportait des dossiers vides. « Mais où est donc passée

l'autre partie? », se demanda, amusé, Per Alting qui commença à lire ce manuscrit qui semblait venir du futur.

LES TRANSES VERSEAU

« Ce qui le fascinait avec la force irrésistible d'un charme tout puissant, c'était, ici même, et tout auprès de la source, une fleur élancée et d'un bleu lumineux qui l'effleurait de ses larges feuilles resplendissantes. Des fleurs sans nombre et de toutes couleurs se pressaient autour d'elle, embaumant l'air du plus exquis parfum. Il ne voyait cependant que la seule fleur bleue, et longuement, avec une tendresse qu'on ne saurait dire, il attachait ses regards sur elle. »

Novalis, Henri d'Ofterdingen

La Fée aux Mille Parfums

Poussière dans la salle haute où flotte une fragrance d'immortalité. Tu le sens, la vie ici a été austère aux étudiants de l'éternel.

Tu vas et viens dans ce lieu paisible, entre ces murs de pierre si épais que la terre semble s'être enfoncée sous leur poids. Tu es entré dans le

château de la fée aux mille parfums...

Tu chantes et ta voix se réfracte dans les couloirs silencieux où vibrent encor tes pas. Tu tapes du pied et une armure résonne. Tu siffles et une couronne de fleurs séchées tombe d'une huche. Dans la paix qui grandit en toi, sur les tapis d'Orient passés, qui couvrent la dalle veinée de gris, tu médites déjà la vie qui va s'ouvrir, délicat pavot d'octobre. Ce sera dans quelques instants, à peine dans quelques lignes. Et ton âme s'alanguit, s'ouvre à la fraîcheur, sous une pointe du salpêtre des ans. Et ton pas sonne doux, et froisse la soie des tissages à l'inaltérable mémoire. Tu es face à la vie ensorcelée dans le souvenir.

Mais qu'elle est celle qui t'ensorcela?

Au coin du corridor s'ouvre une porte. Son bois est sombre, et un cheveu de femme s'accroche à la poignée de bronze, polie par une main. Veux-tu vraiment continuer ? N'est-ce pas déjà trop tard ? La serrure brille, comme si un chiffon l'astiquait tous les matins lorsque, loin de ces murs, se lève le ciel. Pourquoi luit-elle quand le château s'endort ? Pourquoi le couloir s'ouvre-t-il à ton regard qui le pénètre de son or ? Et un morceau d'étoffe rouge, comme celui de la robe du cardinal au vice superbe, accroche ton regard. Bon sang, où cela te conduit-il ? Vers quelle oubliette des temps ? Vers quel destin ensorcelé dans l'écrou de ton cœur ? Le sens-tu battre la chamade en

ta poitrine ? Et le cardinal qui laissa un peu de son aube, en quel crépuscule s'est-il évanoui?

Qui, infiltré en tes veines, provoque ces pulsations ? Qui vagabonde de ses pensées sur l'épiderme de ton corps subtil ? Qui fait vibrer tes cordes ? Qui vient en toi depuis que tes pas t'ont fait franchir le seuil? Quel est son secret pour pénétrer jusqu'au sang les êtres qui passent sa porte ? Et que fit la fée au cardinal caché derrière le rouge de sa robe?

Le silence s'est épaissi comme un sirop au goût métallique. Et ce couloir qui n'en finit pas, tournant à gauche puis à droite, résiste à ton désir de le connaître. Un oiseau par terre. Tu cries. Et un écho s'assourdit en toi. Un souvenir de mort. Tu ris enfin de l'enfer où tu t'es engagé. Où cela va-t-il te mener ? Mais qu'as-tu à perdre ? Qu'as-tu à craindre de la fée qui t'ensorcela des mille parfums?

Un trou dans le mur. Une explosion semble l'avoir creusé dans le plâtre de la paroi. Une odeur en émane. Il y a un passage derrière, creusé dans une matière qui paraît plus dense que la pierre. Un écriteau tracé à la plume d'oie annonce les réjouissances. Les lettres sont écrites avec ton propre sang. Il stipule :

« Ici commencent les enfers, ils t'apprendront autant sur toi-même que tous les paradis, il est facile d'y entrer, mais plus difficile d'en sortir. »

C'est dans l'ombre que tu avances, attiré par l'appel. Des chauves-souris translucides volettent et te caressent de leur aile. Tu vas te perdre et tu le sais. Mais tu ne sais pas encore pourquoi. Une porte d'acajou s'ouvre sans peine lorsque tu pousses ses deux battants et un escalier t'entraîne vers le bas, tournoyant, comme une tour plantée à l'envers dans le sol. Et tu tournes de plus en plus vite. Et ton pas s'accélère et tu cours désormais le bras accroché à la rampe de fer en spirale. Et tu ne sens plus tes jambes, tu n'es plus qu'une boule qui se consume de son feu implacable et les enjambées sont ainsi qu'une traînée aspirée par des mondes souterrains.

Tu es arrivé.

« Bonjour ! Et bienvenue, mon fils... »

C'est par ces mots que tu es accueilli, dans une salle de style gothique, aux vitraux couleur d'encre, aux rideaux de velours pourpre. En son milieu, trône un bureau en ébène où s'empilent des dossiers classés par ordre de taille. Un perroquet sur un perchoir égaye l'atmosphère de ce hall d'accueil infernal.

Mais qui t'invite ainsi de ces mots aimables ? Qui est là, trônant dans un fauteuil surélevé, derrière le bureau monumental ? Le perroquet te le révèle : « Crou, crou, cardinal, c'est le cardinal... » C'est lui le cardinal au vice superbe, dont tu trouvas le morceau de vêtement alors

que tu étais encor en haut.

Et il manque bien une petite pièce de tissu vermeil à sa robe aux taches passées. Il est royal, sur son siège tendu de moiré.

« Je suis permissionnaire », t'explique-t-il. « Mon fils, bienvenue au royaume infernal dont je suis le régent par commandite spéciale depuis mille neuf cent cinquante-neuf ans à peine. » Puis ajoute d'une voix suave : « Bienvenue dans nos cages, nous espérons qu'elle te plairont et que tu y feras d'utiles apprentissages. »

Il se lève.

Il s'approche et te toise, évaluant ta résistance. Un gros trousseau de clefs est accroché à son côté par une lanière. Il t'explique à leur sujet :

« Tu es ici dans un lieu de pouvoir. Chaque clef symbolise ce que nous y tenons enfermé. Regarde, cette clef est celle de la naissance. Chaque humain qui naît doit nous être déclaré et nous l'estampillons comme une marchandise. Celle-ci est celle de l'enfance, nous exigeons des parents qu'ils nous emmènent leurs fils et leurs filles et nous leurs faisons rabâcher des vers de notre cru, afin qu'ils oublient de se connaître. Cette clef est celle de l'union. Nous régentons surtout les rapports sexuels car c'est, vois-tu, essentiel. Chaque individu doit nous rendre compte de ses accouplements. Et s'il choisit de se donner à un être, c'est nous qui comptabilisons. Nous fixons tellement de règles que les malheureux passent plus de temps à réfléchir aux règlements qu'ils enfreignent qu'à s'unir dans la paix. Toutes ces

obéissances que nous entretenons soigneusement gardent à notre machine sa puissance et à nos fonctionnaires, leur autorité. Il y a aussi la clef de la mort. Nous enfermons même les cadavres dans des espaces que nous délimitons par nos insignes. Celle-là, la grande clef dorée, est celle du Messie, dont nous avons subtilisé le message afin que les regards se tournent vers notre institution et non vers la liberté, notre ennemie. Et cette belle clef de cristal est celle de la connaissance que nous figeons en l'humanité. Nous verrouillons ses meilleurs livres dans notre bibliothèque infernale et déclarons coupables ceux qui les diffuseraient. Il y a quelques temps encore nous les faisons rôtir sur des bûchers comme des dindes. Enfin cette clef invisible est celle de l'illumination, faculté autrefois librement offerte à chacun, selon ses mérites. Nous avons répandu l'idée qu'on ne la trouve que sur les petits morceaux de pain que nous distribuons le dimanche dans nos volières. Tu vois, mon fils, nous sommes très bien organisés, nous savons prendre le meilleur des humains et le détourner à notre profit, grâce aux multiples cages dont nous gardons les serrures.»

Le cardinal s'est tu et te regarde, il désigne le perroquet et te demande:

« Pourquoi crois-tu que nous avons choisi ce perroquet comme symbole ? »

Tu ne sais que dire, sentant confusément une parenté entre lui et toi...

Il reprend, défroissant d'un geste onctueux sa robe :

« Mon fils, le perroquet est un oiseau aux couleurs somptueuses, comme l'homme. Nous avons su l'enfermer dans une cage où il ne peut plus voler. Nous lui donnons la becquée pour l'appriivoiser et le rendre obéissant. Nous lui apprenons à remâcher les mêmes mots dans des clapiers aux arches obscures plutôt que de chanter librement dans la forêt verdoyante où il naquit. Ce perroquet est le symbole de notre pouvoir sur l'humanité, c'est-à-dire du principe même de notre action. »

Il se rapproche, pose sa main fine et ridée, aux doigts légèrement crochus, sur ton épaule, une odeur un peu âcre émane de son corps tourmenté. Et il te conduit aimablement jusqu'à une entrée lambrissée.

« Voici le premier seuil de notre grande maison. A partir de maintenant tu es chez nous et tu resteras dans nos cages jusqu'à ce que tu en trouves l'issue. Rappelle-toi que nul ne t'a forcé à venir jusqu'ici. Cela est vrai pour tous ceux que nous détenons. Il ne tient qu'à eux de s'échapper de notre royaume infernal. Mais souviens-toi de l'écrêteau que tu signas de ton propre sang : il est plus facile d'y entrer que d'en sortir. Bon courage donc. Tu serviras notre institution jusqu'à ce que tu t'en libères. La clef de ce royaume, nous ne te la donnerons pas, nous l'avons cachée du mieux possible. C'est à toi de la retrouver. Bonne chance quand même. »

Et le cardinal s'efface, sa silhouette devient floue.

Tu vois se succéder les facettes des personnalités qu'il adopta il y a

bien longtemps, dans des civilisations ensevelies par les Déluges.
Enfin celle de Son Éminence César Borgia, qui inspira le Prince à Machiavel, reste quelques instants sur l'écran de ta conscience, ses yeux noirs fixés sur toi :

« Souviens-toi de ce regard, il est la puissance qui soumet par la peur... »

Puis elle disparaît aussi, absorbé en un souffle bruissant dans l'éther.

Un sas s'ouvre devant toi, mû par la main invisible.

Tu pénètres dans le volume rond dont la porte d'acajou se referme sur toi. Et l'obscurité s'élève.

Un noir absolu se fait, l'air se densifie, se cristallise en volutes. La pression monte à tes tempes.

Ta bouche devient sèche.

Tes jambes et tes bras tremblent. Tu chancelles.

Rameau en fleur

Alors que la brise d'avril soufflait entre les colonnades blanches, nos pas nous avaient entraînés à l'abri des conversations urbaines.

Nous avons descendu les marches dans l'herbe courageuse de s'offrir à nos pas.

Et nous contemplions un prunier, penché comme la tour de Pise, royal et romantique.

C'est comme si une tramontane invisible l'avait courbé, faisant ondoyer son tronc à l'oblique.

Son secret, il devait bien le cacher, car nul autre arbre alentour ne s'était ainsi penché, ondoyant privilège d'un prince particulier.

Et le tronc s'était délacé par vagues, comme une boucle de cheveux, au sensible gaufrage.

Le mystère touchait l'arbre, à la fois si jeune dans sa floraison parfumante et si âgé dans son originalité précieuse.

C'est comme si l'éther montant du sol, tellurisme vague, devait obéir aux caprices nonchalants du prunier, pour rejoindre à l'oblique ses ramures sereines.

Tout s'était couvert de fleurs. Et notre arbre fruitier était le seul à arborer le mauve sacerdotal dans ce trio de vert, de jaune et de blanc.

Décidément cet arbre était un bien mystérieux cardinal.

Mais une démangeaison de l'âme se rappelait à toi. Quelque chose voulait te dire quelque chose en l'être intérieur.

Tu ne savais quoi.

Mais ce prunier te parlait, tu t'en rendis compte soudain, son langage.

Il fit naître en toi le désir d'emporter dans ta main un rameau, plumage, témoignage, de ses branches en fleur.

Pourtant jamais, ou presque, tu ne casses les tiges des arbres pour leur voler un peu de leur paix, laquelle mourait ensuite, désolée, dans un pot de porcelaine blanche. Et pourtant, en cet après-midi d'avril, une bouffée de désir planait en tes corps subtils, elle caressait avec insistance ta conscience :

« Prends une branche, prends une branche... »

Tu hésitais : « Non, ce n'est pas bien, ce n'est pas raisonnable. Et si chaque promeneur aussi servait son désir et plumait ainsi l'arbre de son doux branchage, que resterait-il de cette beauté qui nous enivre ? »

Pourtant tu le fis, comme si on te poussait, par esprit de beauté.

Tu eus l'impression qu'un cadeau t'était donné, comme si un déva, déguisé en être invisible au cœur de l'arbre, confiait:

« Avec ton camarade, vous êtes parmi les rares passants de ces

pelouses à remarquer la beauté exquise de cet arbre, l'audace de sa forme et de sa magie. Pour vous en remercier il vous offre un rameau. Il sait, l'arbre qui m'abrite, que sa branche sera bénie de votre pensée, qu'elle ornera une maison avec dignité. Il sait, le prunier sauvage, que ces fleurs seront aimées, même dans un pot de céladon. Il sait que votre bénédiction reviendra de ta maison vers les pelouses d'où il provint.»

Je t'aidai à attraper une ramure belle.

Tu caressas du bout de la main le tronc, adressant une bénédiction au prunier généreux de sa floraison.

Nous cassâmes l'aubier clair, vîmes l'étreinte de chair blanche se défaire, et prîmes cette branche en fleur qui était offerte.

Elle était superbe. Elle comportait trois rameaux fins chargés de fleurs à peine écloses. Au bout de chacun, un bouquet de feuilles, vertes et roses. Émus, nous quittâmes les jardins verdoyants, anciens vergers redevenus sauvages, et traversâmes la ville nouvelle, notre cadeau royal à la main.

Tous les enfants nous regardaient.

De loin nous saluâmes secrètement l'être de lumière et l'être de sève qui s'unissaient là-bas, si doucement, et éclairaient les humains de leur étreinte mystérieuse.

Revenus chez toi, ayant pris toutes les précautions délicates que nous pûmes pour ne pas le faire souffrir du voyage, tu choisis un vase de céladon coréen.

Il ornait le logement de sa couleur bleue très claire, qui reflétait doucement la lumière.

Mais ce vase si beau, si doux, au col à six côtés, jamais tu n'avais pu trouver un bouquet qui lui siée. Et tu t'étais résigné à ce que sa beauté reste esseulée de fleurs.

Pourtant, lorsque, l'ayant rempli d'eau fraîche, tu plonges la base du rameau dans l'encolure, nous réalisâmes que le vase était parfait. Que la branche et le pot étaient faits l'un pour l'autre. Enfin le vase avait trouvé son hôte.

Et voici que le branchage mauve fleurissait près de toi. Il accompagnerait tes rêves, il humerait l'odeur du pain grillé de tes petits déjeuners, il ornerait la table en pin de son exquise, de sa précieuse beauté. Et c'est comme si le rameau était une évidence chez toi. Comme si tout l'avait longtemps attendu, ce rameau, cadeau mystérieux que l'arbre fit.

Même les plantes ver tes faisaient un accueil amical, offrant à l'inconnu qui entrait, royal, des raisons de rayonner encor, parfait.

La géométrie souple du rameau se déployait dans l'espace, algorithme profondément naturel des saisons et des raisons de la terre.

Il y avait quelque chose d'émouvant dans la torsion fragile des tiges, dans leur façon de ployer, dans le froid, le vent, puis de se relever, délicates, fières et dignes, en leur extrémité fragile vêtue de feuilles. Une nostalgie secrète semblait sourdre de chaque vibration du ramage vert et violine. Comme si un autre temps avait connu l'arbre en un autre espace, plus prospère, plus tempéré, plus magnifique.

C'est comme si la force d'un souvenir d'éden fleurissait en les fleurs du prunier sauvage. Comme si elles ressourçaient leur exquise beauté à une beauté plus exquise encor. Ailleurs peut-être, avant certainement.

Dans quel monde le rencontrais-tu ? (Te souviens-tu d'une supernova, fleur de l'espace, et d'un vaisseau qui passait là ?).

Tu pouvais associer cette branche à ce que tu chérissais le plus. Curieusement l'être qui t'était le plus cher ressemblait terriblement à ce rameau, dans sa beauté romantique et secrète.

La personne bien-aimée était évoquée irrésistiblement lorsque le regard se posait sur les fleurs mauves.

Tu ne comprenais pas ce mystère.

Pourquoi la beauté d'un simple branchage pouvait témoigner de ce que tu chérissais. Et situ pensais à Shambhala, la patrie à venir, ce rameau aussi en était comme sorti, vivante preuve.

Et si tu songeais à la marche du pèlerin d'éternité (représentée par le Mat du Tarot de Marseille, sur la seule lame à ne pas porter de nombre), il était ici comme présent, en sourire, dans la courbure modeste et courageuse de la ramure fleurie.

Si rustique, dépouillé et pourtant si délectable, le rameau portait, unis, les signes complexes de la beauté.

Chaque ourlet de feuille était par lui-même parfait, et formait avec les feuilles voisines un bouquet.

Chaque fleur surgissait parfaite, et s'ajustait avec les autres corolles écloses.

Et jusqu'à l'écorce mate qui participait de cette harmonie en offrant au feuillage, comme à la floraison, son contraste oblatif.

Et c'est comme si chaque extrémité de chacune des ramures connaissait la géométrie secrète des autres pour que leur ensemble s'équilibre sereinement. Les trois s'épanchaient, paisibles, vers trois orientes discrets qu'elles suggéraient de leur direction souple.

Et il semblait que l'air se sculptait discrètement autour du branchage épanoui, ému lui aussi jusqu'en ses atomes tourbillonnants. Et jusqu'à ce frisson de l'espace, qui se courbait là, au rythme des tiges abondantes, qui témoignait de la charge d'amour portée par l'innocent talisman végétal.

On eut dit qu'un enfant de la nature s'était alangui et rêvait à la beauté du printemps dans un jardin délicieux.

On eut vu que la branche était cet enfant au teint empourpré d'émotion et rayonnant de joie.

Et un regard imaginaire eut pu lire aussi le songe de ce branchage délicat. Oui, les fleurs rêvaient déjà aux fruits, prunes mûres gorgées de miel, prêtes à s'offrir.

Et les feuilles aux veines mauves, à l'automne qui les emporteraient vers une autre existence.

Et il y avait surtout cette leçon de vie que nous donnait le végétal apaisé sous la caresse de Dieu.

Il nous disait, le rameau frugal, que la beauté existe plus encore là où l'innocence l'illumine. Qu'il n'est nul besoin de forcer sa nature, et qu'il suffit de l'amener au rayonnement plein de ses formes. Que le temps qui passe emportera tout de cette beauté, mais qu'elle refleurira ailleurs dans sa complétude, portée par un autre arbre, une autre graine, un autre rameau peut-être. Enfin tu repensais à ces mots d'Angelus Silesius, qu'il prononça pour honorer la rose :

« Elle est sans pourquoi, fleurit parce que fleurit, n'a souci d'elle-même, ni qu'on la voit. »

Pourtant tu songeais à la bénédiction de pouvoir contempler les beautés de la nature assoupie, toujours en extase dans le sein de son Créateur.

Ton regret était pour ceux qui scellent leurs yeux à ce don qui nous est fait.

Cette tristesse du végétal incarné, ce chagrin de l'homme qui voit mal à cause de l'ignorance, te semblaient parler le langage de ces perles mauves, désolées comme les yeux qui ont trop pleuré la nostalgie d'un aimé depuis longtemps disparu.

Oui, la mélancolie de l'adieu était déjà écrite en filigrane dans la joie de l'étreinte.

L'automne soufflerait bientôt sur ces fleurs et ces feuilles, sans que des fruits n'en naissent.

Tu songeais à la nécessité de la récolte. Au devoir de fructifier et de mûrir.

Et ton esprit s'ouvrit un peu plus à la pensée de l'être bien-aimé, qui bientôt aussi partirait, rameau de corolles mauves emporté dans les alizés du temps et les saisons de l'espace.

Il restait un peu de temps pour chérir..., un peu d'espace...

Plus doucement, plus fort encore.

Fin de verger d'Amour, promenades européennes

© Marc Bosche - 1992 pour l'édition brochée, 2005 pour l'édition html, et 2007 pour la présente édition PDF.

ISBN 2-950644-0-9

Sur l'auteur

[Si certains liens hypertexte étaient inactifs à partir du format d'affichage de ce texte vous pouvez également les ouvrir sans difficulté à partir de la version de cette notice publiée sur le site personnel de l'auteur : <http://marc-bosche.pros.orange.fr/26.html>]

Marc Bosche naît en Corrèze (France) en 1959. Diplômé de l'Essec, il passe une licence de psychologie (Paris Sorbonne-René Descartes). Alumnus de la Rotary Foundation International, il décroche un Master degree à Bowling Green State University (Ohio, U.S.A.), puis obtient un diplôme d'étude approfondie en sociologie des organisations et un doctorat en sciences sociales (mention très honorable) avec une thèse portant sur la problématique interculturelle en Corée du Sud (Paris Dauphine).

Ses thèmes de recherche sont alors les paradoxes de l'action. Ses premiers articles académiques, publiés dès 1984, portent sur la culture sociale des organisations. En 1985, il est volontaire au service national actif, attaché adjoint à l'ambassade de France à Séoul.

Il observe que les résidents français perçoivent les usages et les valeurs de ce peuple d'Extrême-Orient d'une manière différente des Coréens eux-mêmes. Les préjugés occidentaux « parlent » tout autant

de ceux qui les affirment, que de cet autre que leurs représentations prétendent définir. Au cours de voyages fréquents en l'Asie de l'est, il étudie cette question des stéréotypes culturels projetés vers d'autres nationalités, et poursuit cette recherche par sa thèse de doctorat.

L'auteur est pendant neuf ans professeur chercheur à l'Essec. Il devient responsable du département sciences humaines de cette grande école. L'université Keio l'invite à Tokyo pour y enseigner l'interculturalité comme Visiting Associate Professor.

Il dirige Le management interculturel chez Nathan Université, qui reçoit le prix ComEx du meilleur ouvrage sur ce thème. Il publie dans l'encyclopédie Vuibert, dans les revues Harvard L'Expansion et Interculture, ainsi que dans Le Monde Diplomatique...

Entre-temps, fin 1988, il a rencontré un lama, vivant en Europe, qui a consacré plus de vingt années à la méditation dans les ermitages du Tibet, avant la présence chinoise. C'est l'un des tout derniers moines, en exil, de cette génération éduquée à l'ancienne, formée et mûrie dans le berceau traditionnel du Pays des Neiges.

L'auteur étudie auprès de celui-ci les bases anthropologiques de son système culturel, et adopte pour un an la vie de moine novice dans la lamaserie dont le vieil homme assure la direction spirituelle. En 1995 il est l'un de ses secrétaires. Il répond pour lui à la correspondance

épistolaire avec des disciples occidentaux. Il assure une édition littéraire des transcriptions de ses enseignements publics pour ses deux derniers livres.

Le rinpoché s'éteint le 31 octobre 1997 à l'âge de quatre-vingts ans. L'anthropologue des relations interculturelles recouvre alors sa liberté. Il publie le récit de cette expérience avec *Le Voyage de la 5ème Saison*, puis un premier roman, *Nirvana* et un essai *Gouttes de Rosée aux jardins du Lotus*, l'inversion de l'utopie.

Un quatrième ouvrage *Néo bouddhisme, crispations communautaires et perversion du lien* constitue le quatrième et dernier volet de ce projet de recherche free lance tirant les premiers bilans sociaux critiques de l'introduction récente du bouddhisme en Occident.

L'ensemble de ces livres est aujourd'hui accessible gratuitement sous licence Creative Commons depuis la [micro plateforme de téléchargement légal](#) mise à disposition pour les internautes. [[Lien alternatif](#)]

L'auteur, partenaire édition et du projet de bibliothèque numérique Google France, offre aussi ces textes intégraux sur [livres.google.fr/](#) (Dans l'édition Google Books : [Le Voyage de la 5ème Saison](#), [Nirvana](#), [Gouttes de Rosée aux Jardins du Lotus](#), [Néo bouddhisme](#)). Trois de ces livres ont également été captés gracieusement en format audio MP3 par la Bibliothèque Sonore à l'attention des personnes handicapées.

Marc Bosche recherche aujourd'hui les transformations sociales - globales et locales - qui sont induites par les nouvelles technologies de l'information, de la publication et de l'éducation.

Il anime [edutechs](#) un weblog qui aborde, par exemple, l'interculturalité de l'introduction progressive des systèmes Linux, des lecteurs de livres électroniques, des écrans flexibles de lecture confortable (OLED) dits papier électronique (ePaper) ou à encre électronique (eInk) et de l'ordinateur scolaire portable à 100 dollars l'OLPC du MIT Medialab.

Il publie en 2007 « [Intelligent design ?](#) » [[Version PDF](#)] un essai sur la question aujourd'hui très débattue outre Atlantique du *dessein intelligent* et des facteurs de l'évolution, question qu'il aborde sous un angle à la fois littéraire, spéculatif et interculturel.

Ressources

Site personnel de l'auteur :

Portail multimédia Marc Bosche :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/>

Autres livres de l'auteur en texte intégral

Avec la Licence Creative Commons :

http://marc-bosche.pros.orange.fr/menu5_page10.html

Chez Google Books / Recherche de Livres Google (France) :

<http://books.google.fr/books?q=Marc+Bosche&btnG=Chercher+des+livres>

Autre ressource du même auteur :

Didacticiel anthropologie interculturelle (référencé Dmoz, That cursus & Infothèque francophone) :

<http://anthropologie-interculturelle.blogspot.com>

Contact

Email :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/27.html>

Licence



Licence Creative Commons

Vous êtes libre de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 2.0
France

Termes de la licence : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

Contrat détaillé : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/legalcode>

© Marc Bosche - 31 octobre 2007. Some rights reserved.